ECLAIRCISSEMENTS

SUR LE CERCUEIL DU ROI MEMPHITE

MYCÉRINUS

TRADUITS DE L'ANGLAIS ET ACCOMPAGNÉS DE NOTES

PAR CH. LENORMANT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

SUIVIS D'UNE LETTRE

SUR LES INSCRIPTIONS DE LA GRANDE PYRAMIDE DE GIZEH

PAR M. LE DOCTEUR LEPSIUS,

SECRÉTAIRE DIRIGEANT DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME.



PARIS,

LELEUX, LIBRAIRE,

EDITEUR DU MUSÉE DES ANTIQUITÉS EGYPTIENNES,

RUE PIERRE-SARRASIN, 9

1839



Lith. P. Bineteau, rue des Maçons-Sorbonne 3.

ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR LE CERCUEIL DU ROI MEMPHITE

MYCÉRINUS

TRADUITS DE L'ANGLAIS ET ACCOMPAGNÉS DE NOTES

PAR CH. **LENORMANT**,

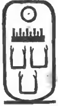
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES;

SUIVIS D'UNE LETTRE

SUR LES INSCRIPTIONS DE LA GRANDE PYRAMIDE DE GIZEH,

PAR M. LE DOCTEUR LEPSIUS,

SECRÉTAIRE DIRIGEANT DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME.



PARIS,

CHEZ LELEUX, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU MUSÉE DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES,

RUE PIERRE-SARRASIN, 9.

1839

IMP. DE MOQUET ET COMP.
Rue de la Harpe, 90.

Le monument dont j'accrois aujourd'hui la publicité n'est pas inconnu à tous mes lecteurs; j'en ai révélé l'existence au public français, par un article inséré au *Journal des Débats* du 16 décembre dernier, et que je reproduis ici sous forme de Préface. En me proposant de traduire l'opuscule anglais qui a fait connaître, pour la première fois, le *Cercueil de Mycérinus*, je ne voulais d'abord joindre à cette version que de courtes explications et quelques rectifications nécessaires. L'importance de la matière m'a entraîné au-delà des limites que je m'étais tracées; et je ne puis me dissimuler la disproportion qui existe maintenant entre la concision du texte et la prolixité des notes. Il était trop tard pour donner à mes observations une forme plus rigoureusement littéraire: je ne pouvais améliorer mon exposé qu'en faisant un livre; et alors mon travail perdait tout le mérite de la nouveauté. J'ai dû sacrifier mon amour-propre à l'intérêt de la science. Au moment de mettre sous presse, l'importante communication de M. Lepsius est venue au secours de mon insuffisance, et me rassurer complétement sur le sort de cet opuscule. M. Lepsius, par ses récentes

publications, a acquis plus de titres que moi à parler le langage de la science hiéroglyphique. Après Champollion, ses travaux portent un caractère incontestable d'originalité; et je regarde comme une récompense de mes efforts, qu'il n'ait pas considéré ce que j'ai fait comme indigne d'être associé à ses recherches.

PRÉFACE.

Si, dans ce pays qui, après avoir produit la découverte du système hiéroglyphique égyptien, paraît peu se soucier d'une telle gloire et rarement s'en souvenir, les travaux de cette nature excitaient un autre sentiment que celui d'une curiosité vague et sceptique, il y aurait, je crois, quelque satisfaction à faire connaître le premier à la France l'application la plus frappante et la plus curieuse des principes de philologie déposés par Champollion dans ses immortels ouvrages. Pourquoi faut-il donc, quand il s'agit d'entretenir le public du développement de la plus belle découverte dont les sciences historiques puissent s'enorgueillir, être en quelque sorte obligé de surmonter une fausse honte, pour parler encore de cette vieille Égypte, qui pendant quelques années disputa à la Grèce elle-même les faveurs de la mode? On sourira peut-être, si j'avoue que je me sens ému en abordant la confidence que peut-être personne, sans moi, ne ferait de long-temps aux lecteurs français; mais, pour comprendre mon émotion, il suffira de savoir que je veux faire connaître un monument dont l'interprétation, si elle est admise, doit reculer les bornes de la certitude historique au-delà de tout ce qu'on a pu imaginer jusqu'à ce jour.

Une société d'explorateurs anglais a pénétré pendant l'été de 1837 dans la troisième des pyramides de Memphis, la moindre en dimension, mais la plus riche-

ment construite, puisque l'extérieur en était autrefois recouvert en granit rose de Syène. Les auteurs arabes nous parlent comme témoins oculaires de ce recouvrement, dont on distingue encore les débris au pied de la pyramide. Nous savons, par le témoignage des anciens, que les pyramides de Memphis étaient ornées d'hiéroglyphes à l'extérieur; et quant à la troisième en particulier, Diodore nous dit qu'on voyait à la face Nord la figure du roi qui s'était fait bâtir ce merveilleux sépulcre (1). La grande pyramide a été, depuis bien des siècles, accessible aux voyageurs : tous ceux qui ont visité l'Égypte ont décrit la chambre centrale du monument, dans laquelle un sarcophage est encore placé ; on a depuis, et très récemment encore, pénétré dans un grand nombre de pièces dont on ne soupçonnait pas l'existence. Mais nulle part, ni dans les pièces anciennement explorées, ni dans celles dont nous devons la connaissance à Caviglia et à d'autres investigateurs, on n'a découvert la trace d'inscriptions hiéroglyphiques (2). Il faut en dire autant de la seconde pyramide ; Belzoni s'y étant ouvert un chemin, s'est convaincu que les Arabes l'avaient précédé dans cette tentative. Les nouvelles fouilles ont appris que les Arabes avaient aussi pénétré dans la troisième pyramide. C'est alors, sans doute, que le couvercle du sarcophage fut brisé, le tombeau violé, les objets précieux sous le rapport de la matière qu'il pouvait renfermer, dispersés et détruits. Et en effet, quand les explorateurs anglais arrivèrent dans la pièce qui occupe le centre de l'édifice, ils trouvèrent, sur un monceau de décombres, les débris mutilés d'un cercueil en bois de sycomore, avec quelques débris de linge et des os. C'est ce qui restait de la momie royale, arrachée par les Arabes au sarcophage dans lequel elle reposait. Les voyageurs anglais descendirent ensuite dans la chambre sépulcrale, séparée de la précédente par un corridor en pente, et après de longs efforts, en tirèrent le sarcophage lui-même, qui maintenant est en route pour l'Angleterre. Quant aux débris du cercueil, ils figurent dès à présent parmi les richesses du Musée-Britannique, et on en a fait l'objet d'une publication spéciale, à laquelle nous empruntons les détails qu'on vient de lire.

(1) Voir la note A, p. 51.

(2) Voir la note B, p. 16.

Ce qu'il y a d'important dans la découverte, ce n'est pas d'avoir trouvé dans la pyramide les vestiges d'une momie. On ne doutait pas que les pyramides n'eussent été consacrées à des sépultures illustres, et les opinions plus ou moins étranges qui, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, s'étaient propagées sur la destination, ou mystérieuse, ou même *utilitaire* de ces monuments, avaient rencontré peu de créance. Mais le cercueil trouvé dans la troisième pyramide offre une inscription hiéroglyphique, et dans cette inscription le nom d'un roi : tel est le fait destiné à produire les conséquences historiques les plus dignes d'attention.

Long-temps on douta qu'il existât aucune inscription hiéroglyphique dans l'intérieur des pyramides. Le général Minutoli fut le premier qui signala celles qui existent dans la grande pyramide de Sakarah (au Sud de l'emplacement de Memphis). On peut voir dans l'Atlas joint à la Relation de ce voyageur (pl. XXVI), la décoration de la porte qui donnait accès à une des salles de cette pyramide; le fait est d'autant plus digne d'attention, que toutes les probabilités conduisent à faire considérer les pyramides de Sakarah comme plus anciennes que celles de Gizeh : mais enfin, parmi les hiéroglyphes de Sakarah, aucun nom royal ne figure, ce qui nous empêche d'apprécier l'âge du monument.

Les noms hiéroglyphiques des monarques, auteurs des deux plus grandes pyramides, sont déjà connus : on ne les a pas découverts dans ces monuments, qui, comme je l'ai dit, n'offrent pas la moindre trace de caractères sacrés. Celui de *Suphis*, l'auteur de la grande pyramide, est rappelé plusieurs fois dans un tombeau voisin, et qu'on avait consacré à un certain *Eïmeï, architecte de la demeure du roi Suphis*. Champollion avait lu cette légende qui a été publiée par M. Rosellini dans ses *Monumenti Storici*, et par M. Salvolini dans une note des *Lettres sur l'Orient* de MM. Michaud et Poujoulat (1).

Aujourd'hui, par la découverte de la troisième pyramide, la liste des noms des princes qui ont élevé ces monuments se trouve accrue; et, ce qui est plus grave, le nom du troisième est retracé sur la caisse qui a servi d'enveloppe à sa dépouille mortelle. Par conséquent, l'inscription dont ce nom fait partie est contemporaine

(1) Voir la note C, p. 17.

du prince auteur de la troisième pyramide. Les principes développés par Champollion dans sa *Grammaire Égyptienne* s'appliquent sans efforts à la décomposition et à l'interprétation du cartouche ; et, ce qu'on peut considérer comme une circonstance heureuse, la valeur des signes employés à la transcription du nom royal a déjà été séparément déterminée par un grand nombre d'applications. Ce monarque est appelé *Mycérinus* par Hérodote et par Diodore; Manéthon nomme immédiatement après Suphis II, auteur de la seconde pyramide, le roi *Mencherès*, et nous lisons à une place correspondante de la liste d'Ératosthène le nom de *Mescherès*, que l'écrivain grec traduit par *Heliodotos, donné par le Soleil.* En appliquant aux signes du cartouche tracé sur le cercueil la valeur fixée par Champollion, on obtient le mot *Menkaré*, plus voisin, comme on voit, de la transcription de Manéthon que des deux autres, sans pour cela qu'on cesse de reconnaître partout la trace du véritable nom Égyptien. Enfin, parmi les signes dont ce nom se compose, on trouve le Soleil, en égyptien *Ré*, indiqué en effet par Ératosthène. Ces résultats ont été mis en avant par M. Birch dans la publication anglaise, et nous ne pouvons qu'en reconnaître la parfaite exactitude.

Voici donc, encore une fois, la légitimité des moyens d'investigation qu'a fournis Champollion, établie de la manière la plus évidente. La chronologie de Manéthon, autrefois repoussée par tous les critiques, et, depuis les travaux de Champollion, justifiée par une suite presque non interrompue de monuments, depuis le vingt-et-unième siècle avant notre ère jusqu'à l'époque de l'établissement du christianisme en Égypte, reçoit une confirmation inattendue pour un temps bien autrement reculé. Car il ne faut pas se le dissimuler, Manéthon place le roi Mencherès dans la quatrième dynastie, et le calcul le plus modéré, si l'on suit les chiffres de Manéthon, fait remonter l'auteur de la troisième pyramide au delà du *quarantième* siècle avant notre ère (1). Un monument de six mille ans! Et quel monument! deux planches mutilées, attachées par de mauvais clous de bois, et qui, malgré tous les soins, pourriront en peu d'années sous le ciel brumeux de Londres. L'imagination s'arrête étonnée, et l'esprit le plus convaincu se demande s'il ne rêve pas.

(1) Voir la note D, p. 17.

Et pourtant le résultat que nous donnons est celui que fournit l'application la plus simple et la moins tourmentée des données historiques et philologiques, à l'inscription du cercueil découvert dans la troisième pyramide. Sans doute on n'en restera pas là; on disputera long-temps, avant de consentir à franchir d'un seul vol un aussi immense intervalle: peut-être même trouvera-t-on quelque explication capable de détruire ce prestige d'extrême antiquité. Mais ce qu'on ne pourra empêcher, c'est que le cercueil, aujourd'hui placé à Londres, ne soit considéré comme le débris le plus auguste d'âges relégués jusqu'à présent parmi les fables : c'est que le crédit des auteurs qui nous ont transmis l'histoire de la primitive Égypte, n'en reçoive dans l'opinion des hommes éclairés un notable accroissement. J'ajouterai que tout ce qu'on a pu avancer jusqu'à ce jour de probable, sur la simplicité première des inscriptions hiéroglyphiques, se trouve confirmé par le cercueil de Mycérinus. Au lieu de ces innombrables scènes et inscriptions qui décorent, à une époque plus récente, les sarcophages et les cercueils des particuliers, on ne trouve ici que deux lignes fort courtes, en grands caractères, contenant une prière du style le plus simple et le moins recherché. On avait déjà observé des différences semblables, entre celui des tombeaux des rois Thébains, qui paraît avoir été creusé avant l'invasion des Pasteurs, et les hypogées destinés à recevoir les restes des princes de la XVIIIe et de la XIXe dynastie (1). — Et pourtant, malgré cette simplicité, déjà l'écriture sacrée se montre complètement fixée sur le cercueil de Mycérinus. Les caractères en sont gravés avec habileté, d'une belle forme, et justifient Platon (2), quand il nous dit que pendant *dix mille ans* les Égyptiens avaient conservé intact le dépôt de leurs arts. Dix mille ans ! c'est trop sans doute de quelques milliers d'années; mais, avec beaucoup de monuments comme celui qu'on vient de découvrir, l'hyperbole du philosophe-poète devra perdre quelque chose de son apparente exagération.

J'entends tous les jours des hommes, d'ailleurs fort éclairés, demander, en secouant la tête, s'il est bien vrai que ce M. Champollion ait deviné les hiéroglyphes; et quand les applications de la doctrine de ce savant se poursuivent avec

(1) Voir la note E, p. 24.

(2) Voir la note F, p. 25.

ardeur en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans toute l'Europe savante, la France, patrie de cette étude, est le seul pays peut-être où l'on discute encore la légitimité de ses titres. Je ne me sens pas la force de convaincre ceux qui ne veulent pas être convaincus; de plus rudes champions y perdraient leur peine. D'ailleurs les sciences historiques n'ont pas le privilége de parler à l'imagination de ce siècle positif. Enfermées dans leur obscurité, elles n'ont guères d'autre ressource que de se consoler à la manière de Galilée : *E pur si muove*.

CERCUEIL DE MYCÉRINUS.

Londres, septembre 1838.

Ce cercueil, qui fait partie du Musée Britannique, est composé de plusieurs morceaux, et a été trouvé au mois d'août 1837 dans l'intérieur de la troisième pyramide de Gizeh.

Le morceau qui forme la partie inférieure fut découvert le premier sur le sol de la Grande Chambre, au-dessous d'une quantité de décombres, et près de l'ouverture d'un passage incliné qui communique avec la Chambre Sépulcrale. Les autres parties du cercueil furent aussitôt après trouvées au même lieu, avec des os et une grande quantité d'enveloppes de momie de couleur jaune, probablement les premières bandelettes faites en étoffe de laine qu'on ait jusqu'à présent découvertes (1).

Quelques fragments de basalte, de la même espèce que celui dont le sarcophage était composé, furent aussi trouvés auprès de ces mêmes débris, et semblent avoir fait partie du couvercle.

Le sarcophage lui-même était dans la chambre sépulcrale; car il n'avait pu être enlevé à cause de la maçonnerie construite pour rétrécir le passage, après qu'il eut été placé dans cet endroit. Il semblerait donc que le cercueil avait été apporté dans la Grande Chambre pour y être examiné, et qu'on l'y avait ouvert (2).

(1) V. la note G, p. 25.

(2) Édrisi dit que la pyramide fut ouverte vers l'année 600 de l'hégire; que le couvercle du sarcophage fut brisé, et que l'on trouva avec la momie des tablettes d'or contenant une inscription dans une langue inconnue. (Note de l'éditeur Anglais. V. la note H, p. 27).

Une des rampes du passage incliné a depuis été enlevée, et le sarcophage est en route pour le Musée Britannique.

La lettre suivante a été écrite par la personne qui, conjointement avec M. Perring, a dirigé les fouilles de Gizeh, et qui était présente quand le cercueil, les os, etc. furent découverts.

L'explication des hiéroglyphes donnée par M. Birch, du Musée Britannique, corrobore pleinement l'ancienne tradition qui établit que ce monument était le tombeau de Mycérinus.

Londres, 11 juillet 1838.

Monsieur,

D'après votre demande, je vous envoie les détails de la découverte des os, des bandelettes de momie et des débris du cercueil de la troisième pyramide. En déblayant les décombres de la grande chambre d'entrée, après un travail de plusieurs jours, et quand les ouvriers s'étaient avancés à une certaine distance vers l'angle Sud-Est, quelques os furent d'abord découverts au milieu des décombres; le reste des os et les morceaux du cercueil furent trouvés immédiatement après et tous ensemble. On ne put découvrir dans la chambre aucune autre partie du cercueil ou des os; je fis alors examiner de nouveau avec le plus grand soin les décombres qui avaient préalablement été enlevés de la chambre, lorsqu'on y trouva les débris du cercueil et les enveloppes de momie; mais on ne put en ti er rien de plus, quoiqu'on eût soumis toutes les autres parties de la pyramide à une minutieuse exploration, dans le but de compléter le cercueil autant que possible; et il parut résulter de ce que les os et les débris du cercueil avaient été trouvés ensemble, la preuve que le cercueil avait été apporté en ce lieu, qu'on l'y avait ouvert et qu'on avait laissé le tout en un monceau.

Je suis, Monsieur,
votre très obéissant serviteur,
H. RAVEN.

Au colonel Howard Vyse (1).

(1) V. la note 1, p. 28.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES, PAR M. BIRCH.

Le cercueil trouvé dans la troisième Pyramide, et portant le prénom du roi par lequel elle fut érigée, donne le seul nom fixé d'une manière satisfaisante (1), antérieur à la seizième Dynastie. Quoiqu'il existe quelque différence entre les diverses autorités grecques qui mentionnent ce souverain, au sujet de son nom, cependant elles s'accordent suffisamment sur les éléments essentiels du nom et de l'époque; et le cartonche lui-même en fournit une facile solution, si on lui applique les principes modernes d'analyse pour les textes hiéroglyphiques.

Hérodote, II. 129, désigne comme constructeur de la troisième Pyramide *Mycérinus*, le successeur de *Chéphren*, fils ou frère de *Chéops*, auteur de la première ou grande Pyramide.

Ces monarques portent dans la liste d'Eratosthène les noms de *Moscheris*, *Sensaôphis* et *Saophis*. Jablonski substitue le nom de *Moïcheris* à celui de *Moscheris*, comme plus conforme à la signification qui lui est donnée par Eratosthène (*Opuscul.* I, p. 752). Diodore de Sicile donne à ce roi le nom de *Mycérinus*, et, selon d'autres, de *Mechérinus*, et une leçon porte la variante *Menchérinos*. Le même prince paraît comme le quatrième roi de la quatrième dynastie Memphite dans l'Africain, sous le nom de *Mencherès*. Il est évident, par la comparaison de ces variantes, que les éléments intégraux du nom sont identiques, et que les changements qu'il subit sont ceux des dialectes et des terminaisons (2).

Le cartouche lui-même est inédit : mais un des noms de la quinzième dynastie offre avec celui-ci une analogie remarquable. (*Voyez* Rosellini, M. S. tom. I, tav. IV, 84). Un autre cartouche donné par le même auteur (tom. I, tav. II, 49) se rapproche phonétiquement des éléments de celui-ci : mais la rigoureuse exactitude qui pré-

(1) V. la note K, p. 28.
(2) V. la note L, p. 28.

side à la transcription des prénoms des rois, rend douteux, sinon peu probable, que les deux cartouches aient pu se rapporter à un seul et même prince. Le nom, lu phonétiquement, *Ré-Men-Ka*, se compose 1° du disque du soleil, déterminatif du mot *Ré*, ou *Ra*, 2° du symbole (1) central usité dans les textes pour la lettre *m*, et spécialement consacrée à exprimer l'idée de *Mn*, *Men* ou *Moun*, *construction*, *monument*, etc.; idée qui est rendue dans le cartouche par le signe initial du mot, conformément au système de contraction commun à tous les monuments (2). L'exameu des listes des rois les plus anciens, parait justifier la théorie, que le *disque du soleil*, dominant généralement dans les prénoms, fut quelquefois dans la prononciation mis après les autres signes. Par cette métathèse on obtient *Menkaré*, qui comprend tous les éléments des signes ci-dessus cités, et le sens parait en être : *le dédié offrant au soleil*, ce qui se rapproche suffisamment de la paraphrase Ἡλιόδοτος d'Eratosthène. Le passage complet de cet auteur qui avait tiré ses informations des sources égyptiennes, est celui-ci : Θηβαίων ἐβασίλευσε Μόσχερις, Ἡλιόδοτος, ἔτη λα´· τοῦ δὲ κόσμου ἦν ἔτος ,γτό. Dans ce passage il y a ellipse de ιζ´ entre le premier et le second mot, et de οὗτος ἑρμηνεύεται entre Μόσχερις et Ἡλιόδοτος. « Le dix-septième roi de Thèbes était *Moscheris* (*Moïcheris* dans Iablonski), dont le nom signifie *donné au Soleil*. Il régna 31 ans, et vivait l'an du monde 3370 » (3).

Le cartouche de Mycérinus n'est sous aucun rapport semblable à ceux des rois ses prédécesseurs, Suphis I et Suphis II; autant qu'on peut le vérifier, il ressemble plutôt à ceux de la seizième Dynastie : mais, il n'y a aucune preuve, résultant, ou de la tradition ou des monuments eux-mêmes, qui établisse que Mycérinus ait fondé une autre dynastie, ou en ait fait partie; et la liste de l'Africain le place dans la famille et la succession immédiate de Suphis.

La méthode d'explication des hiéroglyphes est assez avancée, pour nous permettre de lire le texte entier du cercueil ; et, quoique l'allusion

(1) C'est un *Échiquier*, chargé de ses pièces debout, symbole d'équilibre. (Note du traducteur.)

(2) L'auteur a oublié le troisième groupe, *Les deux bras élevés*, symbole d'offrande, en égyptien *k a*, répété trois fois, ce qui est un des modes du pluriel. (Note du traducteur.)

(3) V. la note M, p. 37.

que ce texte renferme puisse elle-même présenter de l'ambiguïté, cependant des monuments de date comparativement plus récente ont jeté assez de lumière pour justifier notre interprétation. Ce texte consiste en une prière adressée au monarque défunt, identifié avec Osiris, dont le nom est porté par tout individu embaumé. Isis et Nephthis, les déesses sœurs et compagnes d'Osiris, adressent une semblable invocation au roi *Enantef*, dont le cercueil intérieur en bois fait partie de la collection du Musée Britannique. Dans les hiéroglyphes du cercueil de Mycérinus, l'unité du roi sous la figure d'Osiris est conservée, ce dieu étant le fils de Netphé et de Seb, la Rhéa et le Saturne égyptiens. Osiris est appelé sur le cercueil d'*Onkh-Apé*, chantre sacré (M. B.), *le fils de Netphé*. Le sens littéral des deux lignes semble être comme il suit :

« Première ligne. Osirien, roi Men-Ka-Ré d'éternelle vie, engendré du ciel, fils de Netphé........ qui agrandis ta mère.

Deuxième ligne. — Netphé, puisse-t-elle veiller sur toi dans ton séjour de repos dans le ciel, te révélant au dieu (vengeur ?) de tes impurs ennemis, roi Men-Ka-Ré, vivant à toujours. » (2).

L'expression *fils*, dans la première ligne, indiquée par le *veau* et la *bouche*, phonétiquement *schr*, vient de la racine *Shaa*, *Oriri*, *Nasci*, représentée par le *veau* et les *deux bras humains*, avec le déterminatif le *membre d'une victime*; voyez Salvolini, *Analyse grammaticale raisonnée*, pl. F. 196. Le mot *repos* se rencontre fréquemment dans les inscriptions, et il est souvent accompagné de la *coupe d'un sarcophage*, indiquant le séjour du repos, ou la tombe, auxquels Socharis préside particulièrement. Le symbole devant la *hachette* a été presque entièrement détruit; mais l'angle de la tête et la forme de la queue de l'oiseau, sont ceux d'une *chouette*, symbole purement phonétique, et qu'on n'a point trouvé avec un sens tropique. La divinité ici désignée est *Har*, ou *Horus*, identifié avec *Ra*, le soleil, soutien et vengeur de son père Osiris, qui châtie les impurs (les ennemis mystiques de ce dieu, associés à Typhon, les géants de la mythologie grecque). Une personnification de la déesse Netphé, ap-

(1) V. la note N, p. 43.

puyée sur un seul genou, avec des ailes attachées à ses mains et à ses bras, est très communément peinte sur la caisse des cercueils de momies. Sur celui de Kotb-ti, femme attachée au culte d'Ammon (M. B.), la prière de la défunte commence ainsi : « O Netphé, mère, étends tes ailes sur moi ! » Et parmi les prières du mort Onkh-Apê, nous trouvons la même invocation : « Que ta mère Netphé étende ses ailes sur toi, afin qu'elle veille sur le séjour du repos. » L'allusion, dans tous ces exemples, s'adresse à Osiris, ou au type osirien du mort, et s'emploie également pour les individus embaumés des deux sexes. Le texte de l'inscription abonde en signes phonétiques, ce qui prouve qu'à cette époque si reculée, le langage était définitivement fixé. Il est nécessaire de remarquer que les autorités antiques ne s'accordent pas entièrement, quant à la personne qui bâtit la troisième pyramide; car Nitocris, de la sixième dynastie Memphite, est mentionnée comme l'ayant construite, dans la liste de l'Africain et dans celle d'Eusèbe. (*Voyez Rosellini*, tom. I, p. 30.)

Un récit détaillé des opérations entreprises à Gizeh, et des plans de l'état actuel pris par M. Perring, ingénieur civil, seront publiés sous peu; on y trouvera tous les détails nécessaires sur l'intérieur des trois pyramides situées au même lieu.

NOTES DU TRADUCTEUR.

Note A.

Voici les passages des anteurs anciens qui établissent l'existence d'inscriptions hiéroglyphiques à l'extérieur des pyramides de Gizeh. — Herod. II, 125. Σεσήμανται δὲ διὰ γραμμάτων Αἰγυπτίων ἐν τῇ πυραμίδι, ὅσα ἔς τε συρμαίην καὶ κρόμμυα καὶ σκόροδα ἀναισιμώθη τοῖσι ἐργαζομένοισι· καὶ, ὡς ἐμὲ εὖ μεμνῆσθαι τὰ ὁ ἑρμηνεύς μοι, ἐπιλεγόμενος τὰ γράμματα, ἔφη, ἑξακόσια καὶ χίλια τάλαντα ἀργυρίου τετελέσθαι. « *Les inscriptions égyptiennes* de la (grande) pyramide indiquent ce que les travailleurs avaient « consommé de raves, d'oignons et d'aulx : c'était, si je me rappelle bien ce que me « dit l'interprète en m'expliquant les *inscriptions*, seize cents talents d'argent qu'on avait « dépensés pour cet objet. » L'écriture hiéroglyphique était exclusivement appliquée en Égypte aux monuments publics; on ne peut douter qu'il ne s'agisse ici de l'emploi de cette écriture monumentale. On trouvait des hiéroglyphes, et probablement des bas-reliefs, jusque sur les parois du plan incliné qui avait servi à amener du Nil aux pyramides les matériaux de la construction, ouvrage immense et qu'Hérodote comparait presque aux pyramides elles-mêmes. Ibid. 124... λίθου δὲ ξεστοῦ καὶ ζώων ἐγγεγλυμμένων. Le passage de Diodore auquel j'ai fait allusion, et qui se rapporte à la décoration extérieure de la troisième pyramide, est celui-ci : I. 64... ἐπιγέγραπται δὲ κατὰ τὴν βόρειον αὐτῆς πλευρὰν ὁ κατασκευάσας αὐτὴν Μυκερῖνος. J'entends ici par ἐπιγέγραπται, non-seulement le nom du roi Mycérinus inscrit sur la pyramide, mais encore la *figure* même du roi, accompagnée de son *nom*, comme à l'intérieur des tombeaux de Thèbes. — Probablement, ce qui faisait la différence de la décoration de cette pyramide avec les autres, c'est que celle-ci offrait la figure du roi sculptée, tandis que les deux plus grandes ne présentaient que le cartouche du prince au milieu des inscriptions probablement disposées en colonnes perpendiculaires. Le côté Nord est celui de l'entrée des trois grandes pyramides.

On se ferait difficilement une idée de la manière dont la décoration hiéroglyphique était disposée sur les plans inclinés des pyramides, si certains monuments votifs, conservés dans les musées, ne reproduisaient cette décoration. Je veux parler de petites pyramides en pierre calcaire, d'un pied de hauteur environ, comme on peut en voir six ou huit dans la collection du Louvre. Toute la superficie des faces inclinées de ces pyramides est couverte de figures sculptées en bas-relief et d'inscriptions hiéroglyphiques. On y voit des Égyptiens agenouillés devant différentes divinités,

telles qu'Anubis et le Soleil. Murtady, auteur arabe, dans ses *Merveilles de l'Égypte*, citées par *Langlès* (*Notes du voyage de Norden*, t. III, p. 316), dit que la grande pyramide était un temple consacré aux astres, qu'on y voyait deux statues, l'une du Soleil, l'autre de la Lune. Ces *statues* doivent désigner les figures de la décoration extérieure. On voit du reste que Murtady avait puisé ses renseignements à une bonne source, puisqu'il désigne comme auteur de la pyramide le grand *Soyouf*, évidemment le même que le *Suphis* des listes de Manéthon. Hérodote décrit aussi les pyramides du labyrinthe comme ornées de *grandes figures* à l'extérieur : II. 148... Ἐν τῇ ζῶα μεγάλα ἐγγέγλυπται.

Les inscriptions extérieures des pyramides, qu'Abd-Allatif désigne comme innombrables, existaient encore du temps de cet écrivain, c'est-à-dire, dans les premières années du treizième siècle de notre ère. L'auteur arabe prétend qu'avec ces inscriptions, on aurait pu remplir des milliers de volumes; sans doute il a voulu parler de la décoration hiéroglyphique des monuments. Mais les inscriptions démotiques, grecques et latines, devaient aussi abonder sur les pyramides; il en était sans doute de ces édifices, comme du pylone intérieur du grand temple à Philæ, du colosse de Memnon, et des syringes de Biban-El-Molouk, où l'on trouve, sous tant de formes, tant de vestiges de l'admiration des voyageurs antiques. M. de Sacy (p. 222 de sa trad. d'Abd-Allatif) a recueilli les passages des autres auteurs arabes qui s'accordent à mentionner les inscriptions des pyramides, aujourd'hui entièrement détruites.

Note B.

Le résultat des fouilles de Caviglia a été consigné dans un article du *Quarterly Rewiew*, *July* 1818, p. 391 et suiv.

Dans les fouilles de 1837, entreprises aux frais du colonel anglais Vyse, le nom de *Suphis*, déjà connu par des inscriptions empruntées aux monuments voisins de la grande pyramide, a été découvert dans l'intérieur de ce monument, écrit au pinceau sur quelques-uns des blocs de pierre qui avaient été employés à la construction. On a considéré ces noms comme des marques tracées dans la carrière même, afin d'indiquer la destination ultérieure des blocs. Si cette observation était admise, il en résulterait que l'absence complète d'hiéroglyphes, dans la décoration intérieure des pyramides, aurait été le résultat d'un système en vigueur à l'époque de la construction de ces monuments, et non la preuve que le système graphique n'existait point dès lors chez les Égyptiens.

Le sarcophage de Mycérinus, quoique orné avec plus d'élégance que celui de Suphis I[er] (auteur de la pyramide), n'offre néanmoins aucune trace d'inscriptions hiéroglyphiques. Ce renseignement et ceux qui précèdent m'ont été communiqués par M. le docteur Lepsius. Voyez *ad calcem*, la lettre de ce savant.

Note C.

Rosellini, t. I. Tav. I, 2. Michaud, *Correspondance d'Orient*. t. V, p. 292.

La nature des fonctions dont cet *Eïmeï* était investi, et l'époque à laquelle il a dû vivre, laissent quelque ambiguïté. Sur l'inscription rapportée et expliquée par Salvolini, *Eïmeï* a le titre de ⲙⲟⲩⲣ (ⲛ̀) ⲕⲱⲧ ⲛⲓⲃ ⲛ̀ⲧⲉ ⲥⲟⲩⲧⲉⲛ Ϣⲟⲩϥⲟⲩ, *chargé de toute la construction du roi Schoufou*. Salvolini a traduit avec inexactitude : *chargé de tous les bâtiments*, comme qui dirait : *l'architecte en chef du roi Suphis*.

Une autre inscription du même tombeau, qui existe parmi les notes laissées par Champollion, offre la variante suivante : (ⲡⲓ) ⲥⲟⲩⲧⲉⲛ ⲟⲩⲁⲃ ⲙⲟⲩⲣ (ⲛ̀) ϯⲏⲓ. ⲛⲁⲁ (ⲛ̀) Ϣⲟⲩϥⲟⲩ, *le prêtre royal, chargé de la grande demeure de Suphis*.

Je ne sais par quelle distraction M. Rosellini (t. I, p. 128) a appliqué à Suphis lui-même le titre de *prêtre royal* que porte Eimeï, et en a conclu que Suphis était désigné sur les monuments comme *roi-prêtre*. *Toute la construction*, *la grande demeure de Suphis*, me paraissent indiquer la grande pyramide, tombeau de Suphis : les Égyptiens, dit Diodore, donnent le nom de *demeures éternelles* aux tombeaux des morts : I. 51... τοὺς δὲ τῶν τετελευτηκότων τάφους ἀϊδίους οἴκους προςαγορεύουσιν. Mais Eïmeï a-t-il été effectivement l'architecte de la grande pyramide, ou n'a-t-il été chargé que de l'entretien et de la conservation de ce monument à une époque très-postérieure à sa construction? Les éléments d'une conviction certaine nous manquent, pour nous décider entre ces deux hypothèses.

Note D.

La difficulté que nous indiquons ici, résulte des variantes de chiffres qui existent dans les différents extraits que nous possédons de la chronologie de Manéthon. Trois auteurs nous sont donnés pour avoir puisé à cette source, Josèphe, juif du 1er siècle de l'ère chrétienne, Sextus Julius Africanus, plus communément nommé l'Africain, chronologiste chrétien du IIIe siècle, et Eusèbe, évêque de Césarée dans les premières années du IVe. Les extraits de l'Africain et d'Eusèbe nous ont été conservés par George le Syncelle, dans sa *Chronographie* : on trouve de plus les listes d'Eusèbe reproduites dans la version latine de cet auteur, ouvrage de St-Jérôme, et dans la traduction arménienne publiée à Milan par le Dr Zohrab, et à Venise par le P. Aucher. Quant à Josèphe, le plus ancien de ces témoins, il n'a donné que quelques chiffres sur le séjour des Pasteurs en Égypte, et sur les époques immédiatement postérieures, jusqu'à la XIXe dynastie. Non-seulement les sommes assignées aux règnes et au total de chaque dynastie dans les différents extraits ne s'accordent pas entre elles : mais encore en comparant les listes de l'Africain et d'Eusèbe, il est difficile d'affirmer que ces deux auteurs aient copié avec fidélité le texte de Manéthon, et ne l'aient pas altéré au profit de leurs systèmes particuliers.

Les difficultés que présente la chronologie de Manéthon seraient moins graves, si nous avions la possibilité d'établir des rapprochements synchroniques entre l'histoire de l'Égypte et celle des autres contrées : mais cette faculté qui ne nous est donnée quant à l'histoire grecque que jusqu'au VII[e] siècle avant notre ère, s'étend, pour l'histoire des Hébreux, jusqu'au X[e] siècle seulement. Un des portiques du grand temple de Karnak à Thèbes, nous montre Sésonchis I[er], chef de la XXII[e] dynastie égyptienne, traînant le roi de Juda, au milieu d'une foule de prisonniers (Champollion, lettres d'Eg. p. 99). Ce roi de Juda est Roboam, fils de Salomon; le livre des Rois (III, 14, 25), nous dit que la 5[e] année de Roboam, *Sésac*, roi d'Egypte, vint en Judée, et fit la conquête de cet état. Suivant la chronologie des rois de Juda rectifiée par Volney (*Recherches nouvelles*, t. I, chap. I), Roboam monta sur le trône en 978 avant J. C.; la 5[e] année de son règne répond par conséquent à 973 ou 972 ; il fallait que *Sésonchis*, ou *Sésac* (Ég. *Scheschonk*), fût déjà sur le trône en 978, puisque, dès avant la mort de Salomon, Jéroboam s'était réfugié auprès de Sésac, roi d'Égypte (*III. Reg.* XI, 40). Comme cet événement est le dernier qu'on raconte du règne de Salomon, on doit le rapporter à la fin de ce règne. Il est fâcheux que nous ne possédions pas d'une manière précise la date de la domination de Sésonchis, correspondante à l'an 5 de Roboam. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Sésonchis a dû monter sur le trône au plus tard en 980. C'est là le point de départ que nous adopterons, satisfaits d'un synchronisme dont la détermination précise ne peut varier que d'un très-petit nombre d'années. Il n'est guère possible de corriger cette variation, au moyen des listes de Manéthon, les chiffres qui se rapportent aux dynasties XXIII-IV, offrant des différences de leçons presque inconciliables. Néanmoins le calcul suivant nous fait remonter, à un an près, à la date que nous avons adoptée :

Prise de l'Égypte par Cambyse (point fixe en chronologie)	525.
Durée de la XXVI[e] dynastie (Saïte), selon Eusèbe	163.
— XXV[e] (Éthiopienne), selon l'Africain	40.
— XXIV[e] (Saïte), selon Eusèbe	44.
— XXIII[e] (Tanite), selon l'Africain	89.
— XXII[e] (Bubastite), selon le même écrivain	120.
	981.

A dater de ce point, nous n'avons plus de guide que dans les listes de Manéthon elles-mêmes. Seulement leur exactitude originaire étant prouvée jusqu'au X[e] siècle, si l'on compare ce qui remonte au-delà avec la série des monuments historiques contemporains des diverses époques, on verra les données de Manéthon constamment confirmées dans le détail, et l'on pourra dès-lors accorder une assez grande confiance aux

chiffres de cet historien. Nous suivrons donc, à partir de la XXIIe dynastie, la marche ascendante que nous fournissent jusqu'à Mycérinus les chiffres de Manéthon, en essayant de concilier et d'expliquer les variantes qui existent dans les différentes listes que nous possédons.

Commencement de la XXIIe dynastie	980 av. J. C.
XXIe dynastie (Tanite): Eusèbe et l'Africain s'accordent à lui donner	130
Commencement de la XXIe dynastie	1110.

XXe dynastie (Thébaine),

suivant Eusèbe,	178 ans,	suivant l'Africain,	135;
son commencement aurait	(1110)		(1110)
donc eu lieu, suivant l'un, en	1288,	suivant l'autre en	1245.

XIXe dynastie (Thébaine) : ici le chiffre est plus fort chez l'Africain, plus faible chez Eusèbe : en continuant à suivre les deux listes parallèles, entre lesquelles nous ne savons encore comment nous décider, nous arrivons, pour le commencement de la XIXe, au chiffre suivant :

Eusèbe	1288	Africain	1245
Années de la XIXe	194		209
	1482.		1454.

XVIIIe dynastie (Thébaine) : ici trois chiffres différents, Eusèbe 348, l'Africain 263, Josèphe 333. — Supposons dans l'Africain une erreur de copiste, contrôlée par les deux autres chiffres, (263 substitués à 363, chiffre exact) : remplaçons aussi le calcul d'Eusèbe par celui de Josèphe, voisin pour la somme, mais plus anciennement emprunté à l'auteur original, 333 à 348 ; nous serons étonnés de rencontrer une coïncidence presque parfaite entre les deux listes qui depuis la XXe dynastie paraissaient se fuir.

Ainsi : Eusèbe	1482	Africain	1454
Années de la XVIIIe	333		363
	1815.		1817.

Si l'on persistait à maintenir les 348 d'Eusèbe, la différence avec l'Africain serait encore peu sensible :

$$\left.\begin{matrix}1482\\348\end{matrix}\right\}1830.$$

Mais la correction que nous avons proposée à la liste d'Eusèbe, d'après Josèphe, nous paraît préférable.

Nous placerons donc le commencement de la XVIIIe dynastie à l'an 1815 ou 1817 avant notre ère.

Ici se présentent des difficultés plus sérieuses encore : on en pourra juger en comparant les chiffres des différents extraits.

Eusèbe XVe dynastie	(Thébaine) 250	Africain	(Pasteurs) 284
XXIe —	(Thébaine) 190		(Pasteurs) 518
XVIIe —	(Pasteurs) 106 ou 103		(Pasteurs) 153
	546.		955.
		différence	409 ans !

Sans compter que l'Africain énumère trois dynasties de Pasteurs, tandis qu'Eusèbe n'en cite qu'une seule.

Comme je ne puis développer ici les motifs qui m'ont guidé dans la solution de ces énigmes, je donnerai les résultats du travail encore inédit, dans lequel je me suis efforcé d'aplanir les difficultés de ce problème.

Ainsi, qu'on suppose que les 518 ans, assignés par erreur dans la liste de l'Africain à la XVIe dynastie, représentent la durée totale du séjour des Pasteurs en Égypte ;

Ce séjour se diviserait ainsi :

Dynastie régulière des Pasteurs, dont le détail et le total nous ont été transmis par Josèphe 258 ans.

L'Africain porte 284 ans pour la Ire dynastie des Pasteurs, et les sommes de chaque règne additionnées ne fournissent en total que 239 ans : la version latine de St-Jérôme a 242 ans pour toute la dynastie. Dans Josèphe, les chiffres de chaque règne et le total de la dynastie sont concordants.

Une seconde dynastie (la XVIIe de l'Africain) 153 ans.

Une 3e, ou plutôt un temps pendant lequel les Pasteurs, acculés dans le Delta, continuèrent à défendre contre les Égyptiens les restes de leur indépendance, représentée par les 106 de la XVIIe dynastie, suivant Eusèbe, 107 ans.

Total égal 518 ans.

Pendant ce temps, les rois d'origine Thébaine avaient, soit en Nubie, soit dans la haute Egypte, soit même dans l'Heptanomide jusque et y compris Héliopolis, leurs dynasties contemporaines.

Les chiffres en sont fidèlement transcrits par Eusèbe, qui a seulement le tort de donner à la XVIIe dynastie Thébaine de 103 ans le chiffre de 106 de la dernière époque des Pasteurs.

Voici le détail de ces trois dynasties Thébaines :

XVe	250 ans.	Total 543
XVI	190	
XVIIe	103	

Ce chiffre comparé aux 518 ans de la domination des Pasteurs, donne une différence de 25 ans. Mais les Pasteurs n'ont pu arriver en Égypte la 1re année précisément

de la XVe dynastie ; les 25 ans de différence entre les deux sommes doivent fournir la date de l'arrivée des Pasteurs en Egypte. Cette arrivée eut donc lieu la 25e année de la XVe dynastie.

Si donc nous adoptons, pour l'avénement de la XVIIIe dynastie, l'an	1815,
et si nous comptons pour les trois dynasties antérieures	543,
Nous arriverons à placer le commencement de la XVe dynastie en	2358.

Une nouvelle période, composée des XI—XIIIes dynasties (Thébaines) et de la XIVe qui est Xoïte, va nous présenter encore de sérieuses difficultés.

Pour la XIe Eusèbe donne	59 et l'Africain	59
Pour la XIIe	245	160
Pour la XIIIe	453	453
Pour la XIVe	184	484
	941.	1156.
différence	215 ans.	

Néanmoins, on s'aperçoit bientôt qu'Eusèbe a dû écrire 145 et non 245 ans, et que la différence avec l'Africain, pour les XIe et XIIe dynasties, résulte de ce que l'un a compté dans la XIe un règne de 16 ans que l'autre place dans la XIIe ; de là, on tire la rectification suivante :

Eusèbe	XIe	59 ans.	Africain	43
	XIIe	145		160
		204		203

Maintenant si nous corrigeons, pour la XIVe, les 484 ans de l'Africain, au moyen des 184 d'Eusèbe, beaucoup plus vraisemblables, on arrive au résultat suivant :

XIe et XIIe	203 ans.
XIIIe	453
XVIe	184
Total pour les 4 dynasties	840 ans.

Nous avions placé précédemment l'avénement de la XVe dynastie en	2358 av. J.-C.;
Si nous ajoutons à cette somme les 840 ans dont le détail précède, ci	840
nous fixerons la première année de la XIe dynastie à la date de	3198.

Toutefois, ne nous exagérons pas la valeur de ce résultat : indépendamment de la difficulté qu'on rencontre à rien affirmer sur des époques dont les monuments contemporains nous ont manqué jusqu'à ce jour, il y a quelque chose de singulièrement périlleux à opérer sur des chiffres aussi étrangement variables que ceux qui passent sous nos yeux. Déjà nous avons cru voir que, pour la période des XV-XVIIe dynasties, l'Africain avait affecté à la XVIe un chiffre qui, à 25 années près, résu-

mait la période toute entière. Une observation presque semblable s'applique à la période comprise entre les VIII[e] et X[e] dynasties. La liste de l'Africain nous offre de nouveau pour la IX[e] un chiffre presque correspondant au total des trois dynasties dans le calcul d'Eusèbe.

Voici de nouveau les deux autorités en présence :

VIII[e] selon Eusèbe,	100	- selon l'Africain,		146.
IX[e]	—	100	—	409.
X[e]	—	185	—	185.

L'accord n'existe que quant au chiffre de la X[e] dynastie. Eusèbe répète deux fois le nombre 100, ce qui n'est guère admissible : il n'a pu arriver que deux familles aient eu précisément, l'une après l'autre, 100 ans de durée chacune. De là, quelque vraisemblance à ce qu'on rétablisse dans la liste d'Eusèbe les 146 ans assignés par l'Africain à la VIII[e] dynastie. Le canon d'Eusèbe ainsi rectifié : VIII[e] 146 ans.

IX[e] 100

X[e] 185

donne 431 ans aux trois dynasties. Si l'on compare actuellement ce chiffre de 431 ans aux 409 ans qu'aurait duré, selon l'Africain, la IX[e] dynastie, l'esprit se trouve conduit à soupçonner dans la dernière liste une erreur semblable à celle que nous avons cru distinguer précédemment, quand nous avons parlé des XV[e] - XVII[e] dynasties.

Nous n'ajouterons donc que	431 ans?
aux	3191
précédemment obtenus, ce qui nous donnera, pour le principe de la VIII[e] dynastie, la date de	3622 av. J.-C. ?
La VII[e] dynastie ne figure dans les listes que pour mémoire. L'Africain lui donne 70, Eusèbe 75 *jours* de durée. Les deux auteurs s'accordent à attribuer 203 ans de durée à la VI[e], ci	203
qui, en conséquence, aurait commencé l'an	3825 av. J.-C.

Les difficultés que présente la supputation de la V[e] dynastie me paraissent inextricables. Eusèbe compte 31 rois de cette dynastie, originaire d'Éléphantine, et ne donne pas le total des années de sa durée. De ces 31 princes, il ne nomme que le 1[er], Othoës, sans préciser non plus le temps pendant lequel il a régné, et le 4[e], Phiops, lequel, monté sur le trône à six ans, aurait prolongé son existence jusqu'à cent ans, ce qui lui donnerait un règne, unique dans l'histoire, mais non impossible, de 94 ans. George le Syncelle a compté ces 100 ans de la vie de Phiops pour toute la durée de la V[e] dynastie : mais il est inutile de relever une erreur aussi grossière, semblable d'ailleurs à toutes celles dont cet auteur a parsemé sa Chronographie.

Les renseignements fournis par l'Africain sont tout différents : cet écrivain nomme neuf rois d'Éléphantine, parmi lesquels ne figure ni l'Othoës, ni le Phiops d'Eusèbe.

Le total des années qu'il assigne à la Ve dynastie est de 248; mais les neuf règnes additionnés ne produisent que 218 ans. La mention que fait Eusèbe du roi Phiops et de la durée de son règne, n'est point non plus indifférente : nous trouvons en effet sous le n° 22 du Canon d'Eratosthène, un roi *Apapus, lequel aurait régné cent ans moins une heure*. Or, cette durée du *règne* d'Apapus coïncide d'une manière trop remarquable avec la durée de la *vie* de Phiops chez Eusèbe, pour que nous n'assignions pas à ces traditions une origine commune; d'autant plus que le règne même de Phiops, selon Eusèbe, a duré près d'un siècle. Quant à la différence des deux noms, chez Eratosthène, et chez Eusèbe, elle s'explique naturellement, si l'on remonte à la source d'où cette double dénomination est sortie. ⲫⲓⲱⲓϥⲉ, en égyptien, veut dire le serpent : ⲁⲡⲟⲡ, dans la mythologie égyptienne, est le nom propre d'un serpent monstrueux que les dieux de la lumière sont occupés à combattre dans le monde inférieur. Nous avons donc dans une liste le nom générique, dans l'autre le nom propre du serpent divin. Voyez d'ailleurs, dans la note M (p. 43), un cartouche qui se prête à la lecture des deux noms, *Phiops* et *Apapus*.

Nous n'avons donc aucune raison plausible pour sacrifier ici la liste d'Eusèbe à celle de l'Africain; et pourtant l'Africain étant le seul qui nous ait donné une somme totale applicable à la Ve dynastie, nous nous voyons réduit, faute de mieux, à faire usage de cette somme. Ainsi

faire usage de cette somme. Ainsi	3825 ?
auxquels joignant les 248 de l'Africain, ci	248 ?
nous arrivons au chiffre de plus en plus hypothétique de	4073 ans?

pour le commencement de la Ve dynastie.

Le roi Mycérinus appartient à la IVe dynastie : Eusèbe ne le nomme point; mais nous le trouvons relaté par l'Africain, au 4e rang de cette dynastie, sous la forme *Menchérès*. Eusèbe assigne dix-sept règnes et 448 ans à la IVe dynastie : mais ici il est clair que l'évêque de Césarée ne fait autre chose qu'additionner les chiffres que l'Africain donne aux IIIe et IVe dynasties, toutes deux Memphites. On s'en convaincra en comparant les résultats des deux listes :

IIIe selon l'Africain, 9 rois et 214 ans de durée.

IVe —	8 rois et 274 ans.	(L'addition donne 284 ans; mais il doit y avoir exagération dans la somme assignée à quelques règnes, particulièrement à celui de Mycérinus.)
en tout	17 rois et 488 ans.	Eusèbe, IVe dynastie seulement, 17 rois et 448 ans.

Ici donc nous avons un motif déterminant pour donner toute préférence aux chiffres de l'Africain. En partant de cette base, et en défalquant du total de la IVe dynastie la somme qui revient aux quatre princes qui ont régné après Mycérinus,

Ratoesès	25 ans	63,
Bicherès	22	
Sefercherès	7	
Tamphthis	9	

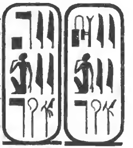
nous obtenons la somme de 63 ans, laquelle, jointe aux 4073 ans, résultat des précédents calculs, donnerait, à la fin du règne de Mycérinus, la date de 4136 avant J.-C.

On comprend du reste, d'après ce qui précède, combien un tel résultat est incertain, même en admettant l'authenticité de la chronologie de Manéthon, puisque nous ne possédons de cette chronologie que des extraits discordants. Les doutes raisonnables ne pourraient cesser, que si l'on découvrait un Canon complet des rois d'Egypte, pareil à celui dont le musée de Turin possède les fragments, et si l'on parvenait, à l'aide des monuments contemporains des diverses époques, à contrôler l'authenticité d'un semblable Canon. Il n'y a rien d'impossible à ce que de nouvelles découvertes amènent un tel résultat.

Note E.

Le tombeau dont il est ici question, est situé à Biban-el-Molouk, au fond de la vallée de l'Ouest et au delà de l'hypogée d'Aménophis III (Memnon). Ce tombeau diffère essentiellement de ceux des autres rois Thébains, par la nature des représentations dont ses parois sont décorées. On n'y remarque aucun vestige du grand rituel funéraire, dont les scènes tapissent les sépulcres des Pharaons des XVIIIe-XXe dynasties. Le roi y est représenté se livrant aux délassements de la chasse et de la pêche, sujets fréquemment reproduits plus tard dans les tombeaux des riches particuliers. La simplicité toute primitive, qui caractérise cet hypogée, jointe au style des peintures, évidemment plus ancien que dans les tombeaux des autres rois, avait fait assigner au Pharaon, pour lequel cette tombe a été décorée, une date très-reculée. La découverte que nous avons faite du cartouche-prénom de ce prince, sur une des pierres employées à la construction du massif de droite du grand Pylone à Karnak, paraît confirmer cette opinion.

1. 2.



Champollion, dans ses lettres d'Égypte (p. 247), a lu le nom de ce roi *Skhaï* : on aurait peine à retrouver cette lecture sur le cartouche nom-propre que M. Rosellini a donné dans ses *Monumenti storici* (t. 1, *Tav. III*. R.), et que nous avons reproduit nous-même dans notre *Musée des antiquités égyptiennes*, p. 19 (V. ci-contre, n° 1). Mais nous avons retrouvé depuis, dans les notes de notre voyage, une copie plus correcte de ce cartouche, que nous reproduisons ici (n° 2). . . . . l'*écritoire*, symbole métonymique de l'idée : *écrire* (Eg. ⲥⲁϧ, ⲥϧⲁⲓ), justifie complétement la lecture proposée par Champollion.

Note F.

Plat. Leg. 1, p. 656. Steph. Καὶ παρὰ ταῦτ' οὐκ ἐξῆν οὔτε ζωγράφοις οὔτ' ἄλλοις ὅσοι σχήματα καὶ ὁποῖ' ἄττα ἀπεργάζονται καινοτομεῖν οὐδ' ἐπινοεῖν, ἀλλ' ἄττα ἢ τὰ πάτρια, οὐδὲ νῦν ἔξεστιν, οὐδ' ἐν τούτοις, οὐδ' ἐν μουσικῇ ξυμπάσῃ· σκοπῶν δ' εὑρήσεις αὐτόθι τὰ μυριοστὸν ἔτος γεγραμμένα ἢ τετυπωμένα, οὐχ ὡς ἔπος εἰπεῖν μυριοστὸν ἀλλ' ὄντως, τῶν νῦν δεδημιουργημένων οὔ τέ τι καλλίονα οὔτ' αἰσχίω, τὴν αὐτὴν δὲ τέχνην ἀπειργασμένα.

« Et nutre cela, il n'était permis (en Égypte), ni aux peintres, ni à aucun de ceux « qui pratiquent les arts du dessin, de rien innover, au delà des habitudes nationales. « Cette interdiction subsiste encore, et s'étend même à la musique toute entière ; à « l'appui de cela, vous observerez en Égypte des peintures et des sculptures de *dix* « *mille ans* en ça, (je parle véritablement et non pour ainsi dire de *dix mille ans*,) « qui ne sont ni plus belles ni plus laides que ce que l'on fait maintenant; en un « mot, absolument semblables aux œuvres du jour. »

En lisant ce passage, il ne faut pas oublier que dans les meilleurs auteurs, et chez Platon en particulier, le mot μυρίος et ses dérivés ont très-souvent le sens homérique d'*immense*, d'*innombrable*. Quand on veut exprimer précisément le nombre *dix mille*, l'accent change ordinairement de place; on écrit: μύριος; mais, quand bien même cette règle serait absolue, ce que nous ne croyons pas, elle disparaîtrait du composé μυριοστός.

Le passage de Platon aurait beaucoup plus de valeur, si le philosophe n'eût pas insisté sur l'exactitude du compte de *dix mille ans*. Les Annales Egyptiennes, si haut qu'elles remontent, ne nous fournissent aucune donnée semblable; nous n'avons ici qu'une hyperbole des prêtres de l'Egypte, que Platon a eu le tort de prendre dans un sens positif.

Note G.

J'ai vu, en ma présence, tirer d'un des puits des pyramides une momie enveloppée dans une étoffe de laine. Cette circonstance excita l'attention de Champollion et de tous ceux qui l'accompagnaient : elle paraissait en effet offrir une contradiction avec le témoignage d'Hérodote et des autres auteurs anciens. Herod. 2, 37. Εἵματα δὲ λίνεα φορέουσι αἰεὶ νεόπλυτα, ἐπιτηδεύοντες τοῦτο μάλιστα... ἐσθῆτα φορέουσι δὲ οἱ ἱρέες λινέην μούνην, καὶ ὑποδήματα βύβλινα· ἄλλην δέ σφι ἐσθῆτα οὐκ ἔξεστι λαβεῖν, οὐδὲ ὑποδήματα ἄλλα. « Une des prescriptions les plus importantes aux yeux des Égyptiens est « de ne porter que des vêtements de lin, toujours nouvellement blanchis. ... les « prêtres ne peuvent user d'autres vêtements que de lin, ni d'autres chaussures que « de papyrus. » Dans la dernière phrase, l'observation est restreinte aux prêtres; mais dans la première, elle s'étend à tout le peuple égyptien; ce que l'auteur a voulu dire, sans doute, c'est que l'obligation commune à tous était plus stricte encore pour

la caste sacerdotale. Au reste, la généralité de l'observation avait paru jusqu'alors confirmée par les faits : nulle sépulture n'avait encore offert, à notre connaissance, des étoffes de laine. La raison déterminante de cet usage nous est expliquée par l'auteur du traité *de Iside et Osiride* (Plut. t. 7, p. 389, Reiske). Οἱ δὲ τῶν μὲν ἐρίων, ὥσπερ τῶν κρεῶν, σεβομένους τὸ πρόβατον ἀπέχεσθαι λέγουσι, ξύρεσθαι δὲ τὰς κεφαλὰς διὰ τὸ πένθος, φορεῖν δὲ τὰ λινᾶ διὰ τὴν χρόαν, ἣν τὸ λίνον ἀνθοῦν ἀνίησι τῇ περιεχούσῃ τὸν κόσμον αἰθερίῳ χαροπότητι προσεοικυῖαν· ἡ δὲ ἀληθὴς αἰτία μία πάντων ἐστί· καθαροῦ γὰρ (ᾗ φησιν ὁ Πλάτων) οὐ θεμιτὸν ἅπτεσθαι μὴ καθαρῷ. Περίσσωμα δὲ τροφῆς καὶ σκύβαλον οὐδὲν ἁγνὸν, οὐδὲ καθαρόν ἐστιν· ἐκ δὲ περιττωμάτων ἔρια, καὶ λάχναι, καὶ τρίχες, καὶ ὄνυχες ἀναφύονται καὶ βλαστάνουσι. « Il y en a qui prétendent que les Égyptiens s'abstiennent « des vêtements de laine par la même raison qu'ils n'usent pas de viandes, c'est-à-dire « par respect pour les moutons; qu'ils se rasent la tête en signe de deuil, et qu'ils portent « des habits de lin, parce que la fleur du lin a la couleur et l'éclat de l'azur éthéré « qui environne le monde. Mais toutes ces prescriptions n'ont qu'un motif : il n'est « point permis, dit Platon, à celui qui est pur de toucher ce qui ne l'est point. Tout « ce que le corps rejette comme un superflu de la nourriture, de même que les excré- « ments, est impur. Or, il faut attribuer au superflu de la nourriture la croissance de « la laine, des poils, des cheveux et des ongles. »

On ne peut nier que cette explication, empruntée à une mystérieuse physiologie, ne soit tout-à-fait dans l'esprit de l'antique Égypte. Si l'on trouve, dans les pyramides et aux environs, des étoffes de laine, il faut en conclure que l'usage a dû en être antérieur à l'établissement de ces prescriptions. Sous ce dernier rapport, les traditions qui se rapportent aux rois qui ont bâti les pyramides, ne sont pas indignes d'attention. Mycérinus nous est, il est vrai, donné par Hérodote comme un *roi très pieux ;* mais la réforme religieuse que le même auteur lui attribue n'avait sans doute pas été complète. Ses deux prédécesseurs, Chéops et Chéphren, avaient été des princes impies, contempteurs des dieux; pendant toute la durée de leur règne, les temples de l'Égypte avaient été fermés. C'est pour cela, ajoute l'historien, que les Égyptiens ne se souciaient pas de nommer ces deux princes, et qu'ils aimaient mieux attribuer les pyramides au berger Philitis, qui avait alors l'habitude de faire paître ses troupeaux dans cette contrée : Τούτους ὑπὸ μίσεος οὐ κάρτα θέλουσι Αἰγύπτιοι οὐνομάζειν, ἀλλὰ καὶ τὰς πυραμίδας καλέουσι ποιμένος Φιλίτιος, ὃς τοῦτον τὸν χρόνον ἔνεμε κτήνεα κατὰ ταῦτα τὰ χωρία. II. 128. Ici le titre de *Pasteurs* donné aux rois, auteurs des pyramides, est évidemment une imputation d'impureté. « Les Égyptiens ont en abomination tous les pasteurs de brebis. » Gen. XLVI. 34. Ces traditions sur l'impiété des rois, auteurs des deux premières pyramides, se trouvent dans les extraits de Manéthon. Euseb., *apud Sync* t. 1, p. 106. Dindorf. Σοῦφις, ὁ τὴν μεγίστην πυραμίδα ἐγείρας, ἥν φησιν Ἡρόδοτος ὑπὸ Χέοπος γεγονέναι, ὃς καὶ ὑπερόπτης εἰς θεοὺς γέγονεν, ὡς μετανοήσαντα αὐτὸν τὴν ἱερὰν συγγράψαι βίβλον, ἣν ὡς μέγα χρῆμα Αἰγύπτιοι περιέπουσι. »... «Suphis, celui qui bâtit la plus grande pyramide, attribuée par

« Hérodote à Cheops : il fut d'abord contempteur des dieux ; mais s'étant ensuite re- « penti, il écrivit un livre sacré que les Égyptiens ont en grande estime. » La différence de cette tradition avec celle que rapporte Hérodote, c'est que celui-ci fait durer les temps de l'irréligion en Égypte jusqu'à Mycérinus. Tous ces récits, évidemment populaires, n'ont peut-être pas d'autre cause que le souvenir de l'imperfection du système religieux de l'Égypte, à l'époque où les pyramides furent bâties ; la découverte des étoffes de laine, proscrites plus tard par la discipline sacerdotale, viendrait à l'appui de cette opinion.

Note H.

Nous avons vainement cherché dans Édrisi le passage auquel l'auteur anglais fait ici allusion. Édrisi ne paraît avoir parlé que des deux plus grandes pyramides qu'il croit aussi hautes l'une que l'autre. Il décrit, il est vrai, *des chemins par où l'on peut passer* à l'intérieur des deux pyramides; et ici, il est évident qu'il avait connaissance de l'ouverture de la seconde pyramide, dont il n'est question dans aucun autre auteur arabe, et que l'inscription découverte par Belzoni avait seule jusqu'ici constatée. Mais le monument dont nous nous occupons à présent, n'est certainement pas mentionné dans le texte d'Édrisi (v. la trad. de M. Amédée Jaubert, 3e *climat*, 4e section, t. V des *Mémoires de la Société de géographie*, p. 307).

Abd-Allatif, au contraire, parle avec grands détails de la 3e pyramide : « De ces « trois monuments, dit-il, deux sont d'une grandeur énorme.... la troisième pyramide, « qui est d'un quart moins grande que les deux premières, est construite en granit « rouge tiqueté de points et d'une extrême dureté. Le fer ne peut y mordre qu'avec « peine; celle-ci paraît petite, quand on la compare aux deux autres : mais, lorsqu'on « l'aborde de près, et que les yeux ne voient plus qu'elle, elle inspire une sorte de « saisissement, et l'on ne peut la considérer sans que la vue se fatigue.

« Quand Mélic-Alaziz Othman Ben-Yousouf (589 de l'hégire, 1193 de J. C.) eut « succédé à son père, il se laissa persuader par quelques personnes de sa cour, gens dé- « pourvus de bon sens, de démolir ces pyramides, et l'on commença par la pyramide « rouge qui est la troisième des grandes pyramides, et la moins considérable.

« Le sultan y envoya donc des sapeurs, des mineurs et des carriers sous la conduite « de quelques-uns des principaux officiers et des premiers émirs de sa cour, et leur « donna ordre de la détruire. Pour exécuter les ordres dont ils étaient chargés, ils « établirent leur camp près de la pyramide : ils y ramassèrent de tous côtés un grand « nombre de travailleurs, et les entretinrent à grands frais ; ils y demeurèrent ainsi « huit mois entiers, occupés avec tout leur monde à l'exécution de la commission..

« Après être restés longtemps campés en cet endroit, et avoir consommé tous leur-

moyens pécuniaires,..... ils furent contraints de renoncer honteusement à leur entreprise, etc..... »

C'est certainement à cette époque que disparut le revêtement de la pyramide. Abd-Allatif décrit avec sa précision ordinaire le granit dont il était composé. Hérodote indique exactement la provenance de cette matière ; II. 134 : λίθου δὲ ἐς τὸ ἥμισυ Αἰθιοπικοῦ. Diodore, à son tour, détermine jusqu'à quelle hauteur s'élevait le revêtement de granit. I. 64. τοὺς δὲ τοίχους ἐπὶ μὲν πεντεκαιδεκὰ δόμους κατεσκεύασεν ἐκ μέλανος λίθου τῷ θηβαϊκῷ παραπλησίου, τὸ δὲ λοιπὸν ἀνεπλήρωσεν ἐκ λίθων ὁμοίων ταῖς ἄλλαις πυραμίσιν. » Il éleva jusqu'à la quinzième assise le revêtement composé de pierre noire semblable à celle de Thèbes, et fit remplir le reste de pierres pareilles à celles des autres pyramides. » *La pierre noire semblable à celle de Thèbes* désignerait mal le granit, si nous n'en possédions pas des descriptions plus exactes. Pline parle aussi de la *pierre d'Éthiopie* dont était revêtue la troisième pyramide.

Note I.

Le colonel Howard Vyse a consacré des sommes considérables aux travaux qui ont eu lieu pendant l'été de 1837 aux pyramides. On trouvera des détails plus circonstanciés sur ces fouilles, dans la lettre de M. Lepsius, p. 44 et suiv.

Note K.

Je ne conçois pas bien clairement ce que veut dire ici M. Birch, lorsqu'il prétend que le nom de Mycérinus est le seul des noms antérieurs à l'invasion des Pasteurs qui ait été lu jusqu'ici d'une manière satisfaisante. Le nom hiéroglyphique de *Suphis*, auteur de la grande pyramide, avait déjà, il y a dix ans, été déterminé d'une manière indubitable par Champollion, suivi en cela par Salvolini et par M. Rosellini.

Note L.

Les variantes qu'on remarque dans la transcription du nom du roi égyptien auquel Hérodote attribue la troisième pyramide, n'offrent pas d'éléments inconciliables; et, ce qui est remarquable encore, dans les différentes listes, ce nom reste étroitement uni à celui des princes, auteurs des deux monuments voisins.

Le tableau comparatif suivant donnera une idée exacte des rapports frappants d'analogie qu'offrent sous ce rapport les différents historiens :

Hérodote.	Diodore.	Ératosthène.	Manéthon.
Χέοψ.	Χέμβης.	15. Σαῶφις.	IV. 2. Σοῦφις.
Χεφρήν.	Χαβρύις	16. Σαῶφις β'.	3. Σοῦφις β'.
Μυκερῖνος.	Μεχερῖνος.	17. Μοσχερῆς.	4. Μενχέρης.

La lecture des inscriptions hiéroglyphiques donne pour le premier nom Ϣⲟⲩϥⲟⲩ;

M. Lepsius (1), en vertu d'observations qui lui sont propres, attribue constamment au premier caractère employé à la transcription de ce nom la valeur de ϧ; mais le ϣ adopté par Champollion, me paraît seul à une égale distance du X d'Hérodote et de Diodore, et du Σ d'Eratosthène et de Manéthon.

En faisant abstraction de la valeur toujours équivoque des voyelles, les transcriptions grecques de ϣⲟⲩϥⲟⲩ n'offrent d'ailleurs aucunes différences essentielles: au ϥ égyptien, répondent le π d'Hérodote, le ϐ de Diodore et le φ des deux autres historiens : toutes ces lettres sont du même organe; le μ de Χάμϐης est attiré par le ϐ voisin.

Quant au second nom, les listes d'Ératosthène et de Manéthon présentent une particularité singulière : c'est la répétition identique du nom précédent. Mais les transcriptions des deux auteurs plus anciens nous font croire à une différence entre les noms du premier et du second roi : nous verrons bientôt, en effet, que, selon toutes les probabilités, le deuxième nom a dû se lire ϣⲁϥⲣⲏ, leçon à laquelle correspondent, aussi exactement que possible, le Χεφρὴν d'Hérodote et le Χαϐρύης de Diodore. En laissant de côté les désinences presque toujours données à l'euphonie chez les Grecs, on ne trouve entre ces deux noms d'autre différence que celui du φ au ϐ. Les transcriptions d'Ératosthène et de Manéthon peuvent aussi, malgré leur ressemblance avec le nom qui précède, se rapporter à la même origine, surtout si l'on fait attention au caractère de *semi-voyelle* qu'a presque constamment la lettre ⲣ chez les Égyptiens.

La leçon Μυκερίνος dans Hérodote est protégée par tous les manuscrits. A la place de Μεχερίνος, on trouve dans Diodore une variante importante : μὲν χερίνον. Ce qui a empêché qu'on tirât parti de cette leçon, c'est qu'on n'a pas pu supposer que Diodore eût écrit Μενχερίνος, au lieu de Μεγχερίνος : mais voici que les listes de Manéthon nous offrent la leçon constante Μενχέρης, presque identique au ⲘⲈⲚⲔⲀⲢⲎ des monuments. Diodore, comme Manéthon, paraît donc avoir fait usage de transcriptions faites sur les monuments mêmes, lettre pour lettre, et sans égard à la rencontre, ordinairement impossible en grec, de certaines voyelles, telles que le ν et le χ. La leçon Μοσχέρης, dans Ératosthène, s'éloigne davantage de l'original : la correction Μοϊχέρης, proposée par Jablonski (Chronol. de Desvignoles, t. 2, p. 7?2), n'est point admissible. Jablonski suppose qu'à la traduction grecque, Ἡλιόδοτος, répond l'égyptien ⲙⲟⲓ-ϫⲣⲏ. Mais ⲙⲟⲓ en égyptien ne signifie pas plu *donné*, que ϫⲣⲏ ne veut dire *soleil*, et nous verrons plus bas (2) que c'est à d'autres éléments qu'il faut demander compte de la version proposée dans la liste d'Ératosthène. Les manuscrits du Syncelle n'offrent d'autre variante que la leçon Μόσχερις, qui ne vaut pas mieux.

Des difficultés plus graves s'élèvent sur la question de savoir à quelle époque de

(1) V. la lettre de ce savant ci-après, p. 47, note 2

(2) Voyez p. 43.

l'histoire d'Égypte on doit placer le roi Mycérinus : on ne peut, sous ce rapport, résoudre les contradictions des historiens, qu'en faisant acception de l'autorité qui appartient à chacun d'eux. Hérodote place les règnes de Chéops, Chéphren et Mycérinus entre celui de Rhampsinite, prince célèbre par ses immenses richesses, et celui d'Asychis. On s'accorde généralement à reconnaître dans Rhampsinite un des Pharaons de la XIXe ou de la XXe dynastie, princes qui semblent en effet avoir joui paisiblement des richesses accumulées par les conquêtes de leurs prédécesseurs. L'Asychis d'Hérodote, non plus que son successeur *Anysis* l'aveugle, n'a pas trouvé place jusqu'à ce jour dans les annales régulières de l'Égypte. Mais immédiatement après Anysis, on voit arriver le conquérant éthiopien Sabacon, prince dont les monuments subsistent, et que Manéthon inscrit en tête de la XXVe dynastie. Si les données fournies par Hérodote étaient exactes, on devrait placer la construction des pyramides *entre le VIIIe et le XIIe siècle* avant notre ère : et comme nous connaissons par les monuments, les deux principaux rois de la XXIe, et la plupart des princes de la XXIIe dynastie, qui ne sont et ne peuvent être, ni Chéops, ni Chéphren, ni Mycérinus, la place de ces princes devrait être cherchée dans l'espace de 133 ans au plus que comprennent les XXIIIe et XXIVe dynasties. Les noms de *Petubastès*, d'*Osorthon*, de *Psammus*, de *Bocchoris*, attribués par Manéthon aux rois de cette époque, n'offrent, il faut le dire, aucune analogie avec ceux de Chéops, de Chéphren et de Mycérinus. Nous n'avons pas les noms hiéroglyphiques de ces rois cités par Manéthon ; mais le temps assigné au règne de chacun d'eux paraît avoir été trop court pour des entreprises aussi gigantesques que la construction des pyramides.

Diodore toutefois semble, au premier abord, confirmer le récit d'Hérodote ; mais combien la confusion n'est-elle pas encore plus grande dans le second historien ! Aux deux Sésostris, reconnus généralement comme des princes de la XVIIIe dynastie, nous voyons succéder un tyran *Amasis*, puis une première conquête éthiopienne sous *Actisanès* : après quoi les Égyptiens reprennent leur indépendance, et élisent pour roi *Mendès* ou *Marrus*, auteur du labyrinthe, auquel succèdent *Cetès* ou *Protée*, *Rhemphis*, *Chembès*, *Chabryïs*, *Méchérinus*, *Bocchoris* et *Sabacon*, second conquérant éthiopien. On reconnaît là deux versions successives de la même histoire, ainsi qu'en pourra convaincre le tableau suivant.

Hérodote.	Diodore, 1re version.	Diodore, 2e version.
Sésostris.	Sésostris I.	»
Pheron, son fils.	Sésostris II.	»
Protée.	»	Cetès ou Protée.
Rhampsinite.	»	Rhemphis (Niléus)
Chéops.	»	Chembès.
Chephren.	»	Chabryïs.

Mycérinus.	»	Mechérinus.
Asychis.	Amasis, tyran	Bocchoris.
Anysis.	»	»
Sabacon.	Actisanès.	Sabacon.
(conquête éthiopienne).	(conquête éthiopienne).	(conquête éthiopienne).
Anarchie.	Mendès ou Marrus,	Anarchie.
Construction du labyrinthe	auteur du labyrinthe.	
par les 12 rois.	Interrègne.	Les 12 rois.
Psammétichus, l'un d'eux,	»	Psammétichus.
reste seul souverain.		

Si en effet on faisait immédiatement succéder à Sésostris II (évidemment le même que Phéron, fils de Sésostris), le roi Protée, il y aurait une parfaite analogie dans la marche des deux historiens. Diodore place sous Protée la prise de Troie, de même qu'Hérodote ; Rhemphis, comme Rhampsinite, passe pour avoir amassé d'immenses richesses. Les rois, auteurs des trois pyramides, occupent une place correspondante à celle qu'ils tiennent dans le livre du père de l'histoire. Au lieu d'Asychis et d'Anysis l'aveugle on voit, il est vrai, paraître Bocchoris ; mais, avec l'invasion éthiopienne de Sabacon, le parallélisme recommence. Le songe de Sabacon, sa retraite, l'anarchie qui vient ensuite, les 12 rois, et enfin la restauration de l'ancien trône sous Psammétichus, sont racontés dans Diodore avec une fidélité qui fait croire que cet historien a eu constamment le texte d'Hérodote sous les yeux. La seule différence essentielle, c'est que Diodore, au lieu de placer Protée immédiatement après le fils de Sésostris, insère entre ces deux règnes des événements et des princes qu'Hérodote n'a point connus. Ce qui éveille surtout l'attention, c'est la ressemblance de ces événements avec ceux qui suivent presque immédiatement dans la même histoire. Ainsi on ne peut s'empêcher de comparer à Amasis, *tyran cruel*, pour être délivrés duquel les Égyptiens appellent le roi d'Éthiopie à leur secours, Bocchoris, *dont les traits étaient repoussants*, *mais l'âme féconde en ruses de toute espèce*, d'autant plus que chez Manéthon, ce Bocchoris est *brûlé vif* par Sabacon, roi d'Éthiopie, ce qui ne s'accorderait guère avec le caractère d'humanité attribué à ce dernier souverain, si la tyrannie de Bocchoris n'avait autorisé un tel supplice. Il est vrai que Diodore place un long intervalle entre Bocchoris et Sabacon (πολλοῖς δὲ ὕστερον χρόνοις, I. 65). C'est là une erreur de plus qui n'empêcha pas que le Bocchoris de Diodore ne soit le même que celui de Manéthon.

Ainsi la conquête de l'Egypte par Actisanès, roi d'Éthiopie, et celle de la même contrée par Sabacon, me paraissent devoir être considérées comme un seul et même fait, d'autant plus que, ni les autres historiens, ni les monuments surtout, ne connaissent plus d'une conquête éthiopienne. Les faits placés par Hérodote après cette conquête, sont divisés par Diodore entre les deux périodes : Hérodote avait attribué

la construction du labyrinthe aux 12 rois qui précédèrent Psammétichus; Diodore place le labyrinthe après Actisanès, et les 12 rois après Sabacon. L'anarchie, qui suivit la conquête éthiopienne, figure aussi dans les deux endroits : en un mot, la preuve du double emploi résulte de tous les points du parallèle.

La conclusion que nous devons tirer de tout ceci, c'est que Diodore, après avoir fait usage d'un récit différent de celui d'Hérodote, probablement de celui d'Hécatée d'Abdère, ne s'apercevant pas de la ressemblance fondamentale des événements dans les deux historiens, aura voulu tirer aussi parti des renseignements fournis par Hérodote, et leur aura fait tant bien que mal une place après l'extrait d'Hécatée. Ce procédé sans doute est grossier et indigne de tout écrivain judicieux. Mais Diodore ne saurait aspirer à un tel renom : historien précieux pour nous à cause des emprunts nombreux qu'il a faits à d'autres écrits que nous n'avons plus, il ne mérite du reste aucune confiance, sous le rapport de la critique des sources et de l'appréciation des faits.

Ainsi donc, si nous considérons le récit d'Hécatée et celui d'Hérodote comme représentant la même série d'événements sous des couleurs différentes, le plus grand contraste que ces récits puissent offrir, c'est le silence d'Hécatée sur les auteurs des pyramides. Si Diodore a aussi placé ces princes à une époque comparativement récente, il ne l'a fait qu'en copiant Hérodote, et son témoignage, qui n'a de valeur qu'autant qu'il reproduit la version d'Hécatée, est ici complètement sans force, puisqu'il ne s'agit que d'un extrait, non d'Hécatée, mais d'Hérodote.

On a beaucoup cité le canon des rois Thébains d'Ératosthène, sans s'inquiéter de l'origine et du mérite de ce document. Nous ne pouvons ici nous prononcer sur cette question que d'une manière tout-à-fait concise, et nous devons renvoyer à une autre occasion les développements qui justifient notre manière de voir. Le nom d'Ératosthène, attribué à ce document, peut-être pour accroître son autorité, ne nous est parvenu que d'une manière médiate ; c'est le Syncelle qui a inséré, dans sa Chronographie, une liste de 38 rois Thébains, empruntée à un certain Apollodore, d'ailleurs inconnu, probablement chrétien, et qui lui-même prétendait faire usage d'un texte d'Eratosthène. Celui-ci, selon cet Apollodore, aurait puisé aux sources égyptiennes, et aurait donné la traduction grecque des noms des rois : (ὧν γνῶσιν, φησὶν ὁ Ἐρατοσθένης, λαβὼν Αἰγυπτιακοῖς ὑπομνήμασι καὶ ὀνόμασι κατὰ πρόσταξιν βασιλικὴν τῇ Ἑλλάδι φωνῇ παρέφρασεν. Sync. *Chronog.* T. 1, p. 171, Diodorf). Ératosthène était bibliothécaire du musée d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète Ier ; ses travaux d'astronomie et de géographie sont célèbres : Suidas dit de plus qu'il avait écrit des Histoires ; mais nous ignorons en quoi ces écrits historiques consistaient. Manéthon avait composé son livre par l'ordre de Ptolémée Philadelphe, prédécesseur d'Évergète Ier ; il serait étrange que celui-ci eût demandé un nouveau travail sur cette matière à un Grec, auquel les monuments égyptiens ne pouvaient être accessibles : cette dernière considération rend suspecte l'attribution de la liste des rois Thébains à Eratosthène.

Mais quand bien même l'assertion d'Apollodore serait admise, il faudrait encore savoir si le chronologiste chrétien nous a donné tout le texte d'Ératosthène, ou s'il n'en a fait qu'un extrait approprié à son système particulier. Dans l'état actuel des choses, et dans l'impossibilité où nous sommes de résoudre de tels problèmes, il ne nous est permis de faire usage de la liste attribuée à Ératosthène, qu'après nous être rendu compte de la manière dont elle a été composée. Pour arriver à ce dernier résultat, si nous comparons la liste d'Ératosthène à ce qui nous reste des listes de Manéthon, nous acquérons la conviction que les deux séries n'offrent pas entre elles de différences fondamentales; que leur opposition apparente tient à ce que Manéthon avait donné le canon complet des rois d'Égypte, tandis qu'Ératosthène ou plutôt Apollodore n'a rapporté *que les principaux* de ces rois; qu'en admettant des intervalles dans la liste d'Ératosthène, les deux séries marchent parallèlement avec toute la régularité désirable; que par conséquent le titre de rois *Thébains* donné aux souverains mentionnés par Apollodore n'est point exact, la liste renfermant des rois de toutes les dynasties, depuis la 1re jusqu'à la XIIIe environ. Voici d'ailleurs quelques exemples du parallélisme d'Ératosthène et de Manéthon :

Manéthon. I	1. Ménès	62 ans.	Eratosthène.	1. Ménès	62 ans.
	2. Athotis	57		2. Athotis	59
IV.	2. Suphis.			15. Saophis.	
	3. Suphis.			16. Saophis.	
	4. Mencherès.			17. Moscherès.	
XII.	2. Amenemès.			32. Stamenemès.	
	3. Lamarus ou 4. Ammerès			34. Maris.	

Considérée sous ce point de vue, la liste d'Ératosthène est un document corrélatif à celui que nous devons à Manéthon, et la place occupée par les Pharaons auteurs des pyramides dans une liste, correspond exactement au rang qu'ils ont dans l'autre. Nous possédons ainsi deux autorités qui s'appuient sur les monuments originaux, et d'où il résulte que les pyramides ont été bâties à une époque peu éloignée de l'origine de la monarchie égyptienne; et nous ne trouvons de contraire à cette donnée que l'assertion d'Hérodote, lequel a rédigé son histoire des Rois d'Égypte d'après les communications orales des prêtres. La prétention qu'affiche Manéthon de ne s'appuyer que sur des monuments authentiques, est justifiée aujourd'hui par les monuments eux-mêmes, tandis que le témoignage d'Hérodote, si précieux quand il s'agit des observations directes de cet historien, voit de jour en jour décroître son importance, en ce qui concerne les données purement historiques, à mesure que la connaissance des monuments se répand et se consolide. Nous ne pouvons donc hésiter ici entre Hérodote et Manéthon, quant à la place que les princes, auteurs des pyramides, doivent occuper

dans la série des rois de l'Égypte. Pour affermir notre conviction, ce n'est pas assez que Manéthon soit reconnu plus exact, pour l'enchaînement des règnes, que ne l'est Hérodote, dans lequel on ne découvre aucun vestige de chronologie ; nous croyons aussi qu'on peut démontrer l'impossibilité que les pyramides aient été bâties à l'époque de la décadence de la monarchie égyptienne.

Les preuves de cette dénégation sont de diverse nature, et ne sont pas toutes propres à agir indistinctement sur les esprits. Ainsi certaines personnes peuvent récuser l'autorité des arguments esthétiques, si nous disons que le style dans lequel les pyramides ont été bâties se distingue complètement de celui dont on faisait usage à l'époque où il faudrait placer la construction des pyramides, si l'autorité d'Hérodote l'emportait sur celle de Manéthon. Notre argumentation convaincra un plus grand nombre de personnes, si nous faisons observer combien il serait étrange que le goût de ces tombes immenses et mystérieuses, absolument dépourvues de décoration intérieure, eût succédé sous les XXIII[e] et XXIV[e] dynasties, à l'usage dominant jusqu'à la XX[e] d'orner les tombeaux des rois d'innombrables bas-reliefs. Ce qui nous semble hors de toute contestation, c'est l'impossibilité que les Égyptiens aient construit les plus gigantesques de leurs monuments à l'époque d'affaiblissement et de dissolution intérieure qui précéda et favorisa la conquête Éthiopienne.

Et en effet, la véritable décadence de la monarchie d'Égypte date des rois *fainéants* (βασιλεῖς ἀργοὶ παντελῶς καὶ πρὸς ἄνεσιν καὶ τρυφὴν ἅπαντα πράττοντες, Diod. 1. 62) de la XIX[e] et de la XX[e] dynasties. Ces rois s'étaient amollis dans les richesses qu'avaient accumulées les conquêtes de la XVIII[e] ; sous la XXI[e]; une conspiration sacerdotale mit fin à l'autorité des monarques Diospolitains. Une réaction en faveur de la caste militaire paraît avoir eu lieu sous les Bubastites de la XXII[e] ; c'est alors que Sésonchis fit une expédition heureuse dans le royaume de Juda. Mais, bien que l'étendue positive des conquêtes de la XVIII[e] dynastie nous soit inconnue, il y a tout lieu de croire que Sésonchis ne fut qu'un pâle et débile imitateur des Séthos et des Rhamsès. Pour s'en convaincre, il suffit de mettre en parallèle la salle hypostyle de Karnak, ouvrage de la XVIII[e] dynastie, avec le portique que les Bubastites ont ajouté à ce monument : c'est la grandeur de la monarchie assyrienne, comparée au petit royaume de Juda.

L'époque qui suit les Bubastites manque de monuments, et le goût des constructions ne paraît se ranimer que sous les rois Éthiopiens. Ce mouvement se continue et s'agrandit, après le rétablissement de la nationalité Égyptienne, sous les rois Saïtes, quand le commerce étranger, substitué au système des conquêtes, eut rendu aux bords du Nil une partie de leur ancienne prospérité. Mais quelque admiration que nous devions aux travaux de Psammétichus I[er] en particulier, nous n'en reconnaissons pas moins que ces travaux sont peu de chose en comparaison des entreprises gigantesques de la XVIII[e] dynastie, et (ce qui est important dans la question des pyramides), que les rois Éthiopiens et Saïtes se sont conformés scrupuleusement aux modèles laissés par les

siècles immédiatement antérieurs. Il est donc absolument impossible que la construction de monuments tels que les pyramides, d'un caractère aussi particulier et d'une dimension aussi extraordinaire, ait eu lieu entre Sésonchis et les Éthiopiens. Les conditions de richesse, de tranquillité et de prospérité, nécessaires à l'exécution de pareils travaux ne se rencontrent pas à l'époque que nous venons d'indiquer.

On comprend du reste qu'on soit réduit à supposer l'existence de ces conditions à l'époque reculée où Manéthon place la construction des pyramides, et que la preuve n'en puisse être tirée que des monuments eux-mêmes. Une des conditions les plus nécessaires est sans contredit la durée des règnes, chaque pyramide s'élevant dans un intérêt d'orgueil individuel, et ne pouvant par conséquent être continuée pendant plusieurs règnes successifs. Sous ce rapport, Manéthon s'accorde remarquablement avec Hérodote, comme on en pourra juger par le tableau comparatif suivant :

Hérodote.	Chéops,	50 ans.	Manéthon.	Suphis I.	63 ans.
	Chéphren	56.		Suphis II.	66 ans.
	Mycérinus.	»		Mencherès	63 ans.

Manéthon n'avertit pas ici plus qu'à son ordinaire, si les générations de la même dynastie se sont immédiatement succédé. Des règnes successifs de plus de 60 ans ne se comprennent guère qu'avec l'interposition de générations éteintes dans l'intervalle d'un règne à l'autre. Ainsi, pour emprunter un exemple à notre histoire :

Louis XIV, monté sur le trône à 5 ans, meurt après 72 ans de règne.

Louis XV, *son arrière-petit-fils,* roi à 5 ans, meurt après 59 ans de règne.

Louis XVI, son petit-fils, roi à 20 ans, règne 15 ans.

Dans les probabilités ordinaires de la vie humaine, il aurait pu occuper le trône pendant plus de 40 ans.

Cet exemple prouve comment des règnes aussi longs que ceux des Pharaons auteurs des pyramides, ont pu se succéder dans la même famille. Quant à ce que Chéops ait été *frère* de Chéphren, et *père* de Mycérinus, une telle donnée est complètement inadmissible, bien qu'énoncée formellement par Hérodote, et répétée par Diodore.

Il résulte de tout ce qu'on vient de lire qu'en général Hérodote ne paraît avoir dit la vérité sur les pyramides qu'en tant qu'il se rapproche de Manéthon; exact pour la suite des règnes et les noms des souverains, à peu près fidèle à la vérité quant à la durée des règnes, il s'en éloigne quand il parle des rapports de famille qui unissaient les trois souverains, et surtout quand il cherche à déterminer l'époque à laquelle ils ont vécu. Il est un point néanmoins sur lequel nous voyons avec étonnement qu'Hérodote seul ait dit la vérité : c'est quand il s'agit de savoir à quel prince appartient la construction de la troisième pyramide. En effet, Eusèbe ne nomme des trois Pharaons que Suphis Ier, en lui attribuant la première et grande pyramide : l'Africain, qui désigne les trois princes ne parle aussi que de la première : Hérodote nomme seul Chéphren comme au-

teur de la seconde, et, quant à la troisième, il la donne à Mycérinus, tandis que Manéthon paraît considérer la reine Nitocris qui termine la VI[a] dynastie, comme auteur de ce monument. Aujourd'hui, le cercueil déposé au Musée Britannique a tranché la question en faveur d'Hérodote et de Mycérinus. Serait-ce une raison pour préférer Hérodote au prêtre de Sebennytus, sous le rapport chronologique? Nous ne le pensons pas.

L'inexactitude apparente de Manéthon, dans la circonstance spéciale que nous venons de toucher, résulte en effet de ce que nous possédons tout le texte d'Hérodote, tandis que nous n'avons de Manéthon qu'un extrait des plus maigres et souvent inexact. Si le texte entier de Manéthon nous était parvenu, nous aurions trouvé, sans doute, au règne de Mencherès, le récit de la construction de la troisième pyramide. A l'article de Nitocris, il n'est question que d'une croyance populaire : c'est ce qui résulte expressément du texte d'Eusèbe, plus fidèle et plus complet ici que celui de l'Africain : Νίτωκρις, dit le premier, ἣ καὶ λέγεται τὴν τρίτην πυραμίδα ᾠκοδομηκέναι, tandis que le second semble affirmer le fait, ἣ τὴν τρίτην ἤγειρε πυραμίδα. Il existait en effet toute une série de traditions populaires, relatives aux pyramides, et répandues particulièrement parmi les Grecs habitants de l'Égypte. Hérodote a cru devoir à la susceptibilité de ses compatriotes, de rapporter ces fables, à la suite de la version Égyptienne qu'il regarde comme seule authentique. Manéthon, qui écrivait pour des maîtres Grecs, a respecté les mêmes préjugés. Les Grecs croyaient devoir retrouver, dans les annales de l'Égypte, les reflets de leur propre histoire : il leur fallait un Danaüs, auteur de la colonie Argienne; un Polybius contemporain de la prise de Troie. Manéthon a docilement reconnu dans l'Armaïs de la XVIII[e] le Danaüs des Grecs, Ægyptus dans le Rammessès qui suit, Polybius, époux d'Aleandra, dans le Thuoris de la XX[e] dynastie. La construction de la troisième pyramide par Nitocris, est une tradition du même genre, et qui, malgré l'autorité apparente de Manéthon, ne mérite pas plus de confiance. Les Grecs en effet, voulaient à toute force que les pyramides eussent été construites par des femmes, et surtout par des courtisanes. Ils racontaient que Chéops, manquant d'argent pour achever la grande pyramide, avait prostitué sa fille; que celle-ci, obéissant à son père, avait exigé de tous ceux qui s'approchaient d'elle, de lui apporter, outre le prix de la prostitution, une pierre, et qu'avec ces pierres elle avait élevé une des petites pyramides qui avoisinent les plus grandes. La troisième pyramide était, suivant quelques-uns, le tombeau de la courtisane Rhodopis. D'autres se contentaient de lui attribuer la construction de ce monument; d'autres encore la donnaient à une autre courtisane du nom de Doricha. La reine Nitocris ne nous est pas représentée comme une courtisane : mais Manéthon nous parle de son extrême beauté, τῶν κατ' αὐτὴν εὐμορφωτάτη. La légende de Nitocris, comme auteur de la troisième pyramide, n'est donc autre chose qu'une version de la légende de Rhodopis, sous des couleurs un peu plus égyptiennes,

et telles que Manéthon a pu feindre d'y avoir égard, sans compromettre trop ouvertement le caractère d'exactitude historique auquel il prétendait.

J'ai dû donner à cette note un certain développement, afin de convaincre les personnes peu initiées à ces études que ce n'est pas l'influence d'idées étrangères au domaine de l'histoire, qui a déterminé la critique moderne à préférer Manéthon à Hérodote, en ce qui concerne l'âge des pyramides.

Note M.

Le principe du *renversement* des caractères qui composent un cartouche royal dans la lecture de ce cartouche, ce principe adopté ici par M. Birch, après les observations importantes que Champollion (Gr. Ég. p. 144 et suiv.) avait faites sur ce sujet, reçoit une éclatante confirmation des circonstances auxquelles se rattache la découverte du cercueil de Mycérinos; et en effet, si les anciens ont dit vrai, le cercueil trouvé dans la troisième pyramide ne peut être que celui du roi *Mencherès* ou *Mycérinus;* et une fois que ce nom peut se déduire du cartouche de ce cercueil, sans aucune autre exception à la règle commune que le déplacement dans la lecture de l'ordre apparent des caractères, la conviction paraît acquise à la légitimité de ce déplacement.

L'objection la plus grave qu'on pourrait élever contre cette manière de lire, résulterait de l'habitude constante chez les Égyptiens à une époque déjà très-reculée, d'assigner à leurs rois deux noms ou deux cartouches, le premier, qu'on a appelé *cartouche-prénom*, consistant toujours en un titre honorifique du Soleil, et le second, appelé *cartouche nom-propre*, renfermant le nom sous lequel le prince était ordinairement désigné. Selon ce principe, le cartouche tracé sur le cercueil attribué à Mycérinus, ne serait qu'un cartouche-prénom, ce qui rendrait nécessaire de commencer la lecture par le nom du soleil. A l'appui de cette observation, on peut citer l'un des deux cartouches presque identiques à celui du cercueil, que M. Birch a rappelés. Ce cartouche, qui figure mutilé dans la ligne supérieure de la table d'Abydos (n° 15 de la planche donnée par M. Rosellini, M. S. t. I, p. 150), existe complet sur un petit scarabée du musée de Leyde, publié par M. Leemans (*Lettre à Salvolini*, pl. II, n° 24). La place occupée par ce cartouche dans la table d'Abydos range de toute nécessité le prince qu'il désigne parmi les rois des dynasties peu antérieures à la XVIIIe. Or, on sait que dès la XVe dynastie, et même avant, les Pharaons faisaient usage du double cartouche.

A cela on doit répondre que, si les monuments nous font penser que, dès avant la XVe dynastie, le principe du double cartouche avait prévalu, des observations aussi certaines démontrent que dans les premières dynasties, les rois ne prenaient encore qu'un seul cartouche. On n'a, par exemple, de Suphis, auteur de la grande pyramide, qu'un cartouche simple, dans lequel son nom est écrit phonétiquement. Les autres

noms royaux, découverts dans les tombeaux voisins des pyramides, n'offrent aussi qu'un seul cartouche, et puisque la légende du cercueil découvert dans la troisième pyramide, ne renferme elle-même qu'un seul nom royal deux fois reproduit, il y a tout lieu de présumer que la règle primitive, qui se déduit des légendes de Suphis, doit aussi s'appliquer aux monuments du Pharaon auteur de la troisième pyramide. Quant à déterminer par quelle transition on a passé des cartouches simples aux doubles cartouches, c'est là une question qu'on ne saurait résoudre, tant qu'il sera impossible d'apprécier l'époque à laquelle ce passage a eu lieu, et tant qu'on n'aura pas de monuments de la transition d'un usage à l'autre.

On peut néanmoins provisoirement, dans cette matière, procéder par une appréciation indirecte des probabilités. De même que le canon chronologique des rois d'Égypte commençait par le règne des dieux, de même aussi nous trouvons sur les monuments les cartouches des dieux, tracés d'une manière analogue à ceux des rois. Chose remarquable! Ces cartouches sont toujours simples, ainsi que ceux des Pharaons appartenant aux premières dynasties. Il n'y a donc, dans la forme extérieure, aucune distinction entre les cartouches des dieux et ceux des rois, et cette conformité dérive du principe d'assimilation des rois aux dieux qui prédominait dans le symbolisme religieux des Égyptiens. Les rois, en effet, dans ce système, n'étaient que la manifestation de la divinité sur la terre; le soleil était la plus éclatante de ces manifestations: il avait, à son rang, régné sur l'Égypte. L'assimilation des rois au soleil a donc dû s'établir de très-bonne heure. Les rois ont été *issus du soleil, aimés du soleil*; enfin *le soleil lui-même* dans ses différents états, avec les différentes épithètes qui lui sont attribuées.



Je prends ce cartouche, assez fréquemment reproduit, et sur la valeur historique duquel je reviendrai bientôt; l'esprit reste naturellement indécis quant à la manière dont il faut en faire la lecture. Choisira-t-on le soleil comme sujet de la phrase? On devra lire alors: ⲣⲏ-ⲙⲁⲓ, *le soleil aimant*. Appliquerez-vous à ce nom la règle de *renversement* proposée par M. Birch? Vous obtiendrez alors le mot ⲙⲁⲓ-ⲣⲏ, évidemment reproduit dans les transcriptions grecques et latines: *Marrus*, *Myris*, *Mœris*, et le sens du mot flottera alors entre le passif et l'actif; le soleil étant dès-lors considéré comme régime direct ou indirect de la phrase, on lira: *aimant le soleil*, ou *aimé par le soleil*, absolument comme dans le mot grec Θεοτοκος, dont le sens actif ou passif n'est déterminé que par la place de l'accent: Θεοτόκος, *qui enfante Dieu*; Θεότοκος, *enfanté par Dieu*.

L'ambiguïté qui résulte de ce mode de transcription, a droit de nous étonner peut-être; et pourtant nous ne pouvons guère douter que cette ambiguïté n'ait été dans



l'esprit du symbolisme égyptien : je n'en veux citer pour exemple que ce cartouche nom propre si connu du plus célèbre des Rhamsès : Soleil, *gardien de justice*, *approuvé par le* Soleil. Dans cette phrase, le soleil est à la fois *actif* et *passif*, cause et effet : le roi protégé par le soleil est aussi le soleil lui-même. Les deux idées distinctes, quoique rapprochées, dans le prénom de Rhamsès, n'ont-elles pas pu être simultanément exprimées dans le nom de Mœris ? Il me semble qu'on ne saurait guère se prononcer d'une manière absolue contre une telle opinion.

Toutefois, nous ne doutons pas que les noms des premiers rois n'aient été plus simples et en quelque sorte plus humbles, que par conséquent ceux des cartouches uniques de ces princes qui offrent en tête le symbole du soleil, n'aient dû être principalement asservis à la règle de renversement posée par M. Birch. Si, contrairement à l'ordre logique des idées, le symbole du soleil a précédé les autres caractères, on doit attribuer cet usage, ou à la loi de *symétrie*, qui joue un rôle si important dans les transcriptions hiéroglyphiques, ou mieux encore à un sentiment d'honneur rendu à la divinité, de préséance en faveur du dieu envers lequel le prince, par son nom même, exprimait sa dévotion. Cette dévotion particulière des rois au soleil, par l'effet de laquelle a prévalu plus tard l'usage de désigner les rois par le titre constant de *fils du soleil*, est sans doute ce qui aura multiplié les noms dont celui du soleil fait partie intégrante, surtout comme désinence. Pour se convaincre de la prédominance de cet usage aux époques primitives de la monarchie égyptienne, il suffit de jeter un coup d'œil sur les listes de Manéthon. Ainsi nous trouvons, dès l'abord, dans ces listes :

II. 6. Chæ-rès.
7. Nepherche-rès.
8. Sesoch-ris.
9. Cene-rès.
IV. 1. So-ris.
4. Menche-rès.
6. Biche-rès.
7. Nepherche-rès.

III. 3. Ty-ris.
4. Mesoch-ris.
8. Siphu-ris.
9. Cerphe-rès.
V. 1. Usurche-ris.
2. Seph-rès.
3. Nepherche-rès.
4. Sisi-ris.
5. Che-rès.
6. Rathu-ris.
7. Menche-rès.
8. Tanche-ris.

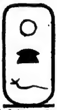
Sans pouvoir affirmer que toutes ces désinences en *rès* ou *ris* représentent le mot égyptien ⲢⲎ, soleil, on doit penser qu'un assez grand nombre, que le plus grand peut-être, appartient à cette catégorie. Or, comme nous avons une certaine quantité de cartouches uniques des premières dynasties qui commence par le signe ⲢⲎ, on doit penser que la règle de lecture du renversement des caractères s'appliquait à la plupart de ces cartouches. Cette expression si fréquente de la dévotion au soleil, qui, comme on vient de le voir, ne commence à être exprimée dans les noms des rois

qu'au milieu de la deuxième dynastie, peut servir à expliquer aussi pourquoi le titre de *fils du soleil* précède constamment le cartouche-prénom des Pharaons postérieurs. Nous reconnaissons la transcription de ce titre dans le nom du prince placé en tête de la IVe dynastie, *Soris*.

L'opinion que nous venons d'exprimer, quelque vraisemblance qu'on lui accorde, ne pourrait néanmoins être soutenue avec avantage, si nous n'avions à alléguer à l'appui que la transcription du nom de Mencherés. Mais voici d'autres exemples qui n'ont pas été cités jusqu'à ce jour, et qui me semblent également concluants.



Parmi les cartouches que les savants de l'expédition franco-toscane ont copiés dans les tombeaux voisins des pyramides, figure celui-ci : M. Rosellini l'a transcrit, *Tav.* 1, n° 5, de ses *Monumenti storici*. Le fragment d'une liste des anciens rois Memphites, rapporté par M. Wilkinson dans sa *Materia hieroglyphica*, et reproduit par M. Leemans (*lettre à Salv.* pl. 1, n° 15), offrait, transcrits horizontalement, les deux premiers caractères de ce cartouche. M. Leemans a complété le nom au moyen du cartouche publié par M. Rosellini. Si nous appliquons à ce cartouche la règle du renversement des caractères, nous obtenons le nom Ⲛⲟⲩϥⲓⲣⲕⲁⲣⲏ, lequel nous rappelle deux Pharaons du nom de *Nephercherès*, l'un de la IVe dynastie, le septième dans l'ordre historique ; l'autre, le troisième de la Ve dynastie, dont les princes étaient originaires d'Éléphantine (1). Comme on a trouvé le nom hiéroglyphique que nous signalons dans les tombeaux de Memphis à peu de distance des pyramides, on le rapportera, je pense, plutôt à un prince d'une dynastie Memphite. Or, le premier Nephercherès que nous avons cité était le successeur médiat du Pharaon, auteur de la troisième pyramide.



Un autre cartouche que nous transcrivons ici. . . . . se trouve plusieurs fois répété sur de nombreux fragments en pierre calcaire, qui ont été détachés d'un tombeau voisin des pyramides de Memphis, et font aujourd'hui partie du Musée Britannique. M. Rosellini, qui n'avait connu ce cartouche que par la *Materia hieroglyphica* de M. Wilkinson, l'a rapproché d'un autre cartouche, également copié à Sakharah, et dont voici la transcription :



La lecture que ces deux noms fournissent est effectivement la même, et si l'on suit, comme l'ont fait M. Rosellini (M. S. t. II, p. 238) et M. Leemans (*Lettre à Salv.* p. 19), l'ordre des caractères, l'on obtient le nom *Rescho* ou *Reschof* : M. Leemans a rapproché avec peu de bonheur, je crois, ce nom de celui de *Raüosis*, le treizième Pharaon du canon d'Ératosthène. Mais la loi du renversement des caractères nous donne un résultat plus probable et bien autrement important. Effectivement, suivant ce principe, nous

(1) En supposant que la liste de la Ve dynastie chez l'Africain soit authentique et non compo-

devons lire *Schafré*, nom qui nous rappelle aussitôt, ou le *Sephrès* de Manéthon, second roi de la Ve dynastie, ou le *Chéphren* d'Hérodote, auteur de la seconde pyramide. Pour savoir quel choix nous devons faire entre ces deux princes, il suffit de rapporter, d'après M. Leemans (l. l. p. 19), «la circonstance qu'après le cartouche du roi, partout où il « se trouve sur ces fragments (ceux du tombeau de Memphis), suit l'expression *grande* « *pyramide*, indiquée par *l'hirondelle*, et la figure même d'une *pyramide*. » D'après cela, nous devons croire que le premier nom, par nous rapporté, est celui de *Chéphren*, auteur d'une pyramide presque égale en hauteur et en dimension à celle de Suphis; et comme nous trouvons dans les listes le nom de *Sephrès* après celui de *Chéphren*, nous sommes autorisés à attribuer ce nom de Sephrès, au second des cartouches que nous avons transcrits.

Je sais que M. Rosellini, dans ses *Monumenti storici* (Tav. I, n° 3), avait produit un cartouche qu'il lisait *Senschouf*, et dans lequel il reconnaissait le *Sensaophis* du canon d'Ératosthène, analogue au *Suphis II* de Manéthon, et auteur de la seconde pyramide. On trouvera cette opinion victorieusement réfutée plus bas, p. 46, dans la lettre que M. le docteur Lepsius a bien voulu nous adresser. Il est clair en effet, comme ce savant le démontre, que le nom de *Sensaophis*, qui a disparu de la nouvelle édition du Syncelle, est dû uniquement à une erreur de Goar. Il ne reste donc qu'un second *Saophis*, analogue au *Suphis* II de Manéthon, et j'ai fait voir précédemment (p. 29) que ces deux noms pouvaient répondre à la transcription hiéroglyphique *Schafré*, comme à l'autre forme *Schoufô*. D'un autre côté, les deux premiers caractères du cartouche qu'on trouvera plus bas, planche II, B, ne se prêtent nullement à la valeur : ⲤⲈⲚ, que leur attribue M. Rosellini; la lecture ⲚⲞⲨϢⲞⲨϤ, proposée par M. Lepsius, me paraît certaine.

Toutefois, je conserve des doutes sur l'attribution que M. Lepsius fait de ce cartouche à un autre roi que le *Suphis*, auteur de la grande pyramide. D'abord, il est étrange que ce nom se trouve transcrit à plusieurs reprises dans l'intérieur de ce monument, précisément en face de celui de *Suphis*. Pourquoi ne pas reconnaître ici une de ces variantes des noms royaux, si fréquentes lors de la XVIIIe dynastie, et qui consiste à transcrire le nom du prince tantôt seul, tantôt accompagné d'une épithète ou d'un surnom? Il me semble qu'il y aurait quelque chose de plus naturel à faire remonter cet usage jusqu'à la IVe dynastie, qu'à supposer qu'on aurait employé à la construction de la grande pyramide des matériaux exploités et marqués dans la carrière sous le règne d'un prince qui, suivant le témoignage d'Ératosthène, aurait précédé Suphis d'un certain nombre de générations (1).

sée à plaisir de noms empruntés aux dynasties voisines; ce qui reste de la liste d'Eusèbe autoriserait une telle supposition.

(1) Les noms de *Schoufô* et de *Nouschouf* se retrouvent à la fois sur un bas-relief du Ouadi-Magara (*Léon de la Borde, Voyage*, p. 71).

M. Lepsius rapproche le *Nouschouf* qu'il distingue de *Schoufô*, du dixième roi de la liste d'Ératosthène. Mais ce roi, au moins dans les textes que nous possédons, ne porte pas le nom d'*Anosyphis*, Ἀνωσυφὶς, mais celui d'Ἀνωῦφὶς ; ce dernier nom est encore celui que lit M. Dindorf (*Sync.* t. I, p. 190) ; et si la leçon Ἀνωσυφὶς existe dans quelques manuscrits, du moins elle n'a pas encore été publiée. Il serait important, si M. Lepsius retrouvait la source de cette leçon, qu'il en donnât connaissance au public. Dans l'état actuel des choses, elle n'est justifiée en partie que par l'analogie de traduction qui existe chez Ératosthène entre le nom Ἀνωῦφὶς, et le nom Σαῶφις — Ἀνωῦφὶς ὅ ἐστιν ἐπίκωμος — Σαῶφις κωμαστής. Κωμαστής, de même que ἐπίκωμος, veut dire, non comme l'a assez singulièrement traduit Goar, le *chevelu*, mais le *débauché*. Ce dernier sens ne résulte pas directement du radical Egyptien ϣⲱϥ : ce dernier mot exprime surtout l'idée de *destruction* et de *désolation* ; mais la signification qui a prévalu n'est sans doute ni unique, ni même primitive. On s'en convaincra si l'on compare à ϣⲱϥ, *destruere*, ϣϥⲉ *sordes*, et surtout ϣⲁϥⲧ, *impius*, *adulter*. Les idées de *violence*, d'*impureté* et de *débauche*, sont corrélatives dans toutes les langues, et peut-être la tradition de l'*impiété* de Suphis ne repose-t-elle que sur la signification même de son nom.

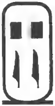
Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'entre le ϢⲞⲨϤ du cartouche ⲚⲞⲨϢⲞⲨϤ et le ϢⲞⲨϤⲞⲨ de l'autre cartouche, on ne saurait établir aucune différence sérieuse. Champollion (Gr. Ég. p. 107,) a clairement établi le caractère pléonastique de la désinence ⲞⲨ dans les transcriptions hiéroglyphiques.

Je m'arrête dans les rapprochements que je pourrais faire encore, pour joindre de nouveaux noms à ceux de *Mencherès*, de *Nephercherès* et de *Chéphren*. Je me borne à ceux qui me paraissent offrir un caractère d'évidence. L'attention et la sagacité des interprètes de la science hiéroglyphique achèveront la tâche que je ne fais que circonscrire aujourd'hui. A ces trois noms toutefois on pourrait joindre le ⲘⲀⲒⲢⲎ dont j'ai rapporté plus haut le cartouche, en supposant que ce prince ne fût autre que le *Lamarus* de la XII[e] dynastie, qui s'était fait enterrer, suivant Manéthon, dans le labyrinthe Arsinoïte ; le *Mœris* dont Hérodote décrit la sépulture au milieu du lac artificiel, voisin de ce labyrinthe ; le *Marrus* qui, suivant Diodore (1. 67), avait construit le labyrinthe bien des siècles avant Minos. Toutes ces traditions, comme on voit, se rapportent à une origine commune, et j'ai démontré dans mes leçons orales du cours de 1836-37 à la Sorbonne, combien était peu vraisemblable l'assimilation qu'on a généralement admise entre le *Mœris* d'Hérodote et le *Thoutmosis III* de la XVIII[e] dynastie. Je n'insisterai pas ici sur ces idées, qui exigeraient un long développement ; la seule difficulté (et j'avoue qu'elle est grave) à ce qu'on admette l'identité du ⲘⲀⲒⲢⲎ des monuments, et du prince nommé tour à tour par les historiens *Mœris*, *Marrus* et *Lamarus*, est l'existence d'un bas-relief de Ouadi-Magara, dans le voisinage du mont Sinaï, publié par M. Léon de la Borde (*Voyage*, pl. V. n° 2) (1). D'après ce

(1) Le nom de Mycérinus existe sur une stèle du même lieu, *ibid.* p 71.

monument, il semblerait que le cartouche eût été le prénom d'un roi dont le nom-propre se lisait . . . . ces deux cartouches se trouvant pour ainsi dire adossés. Le monument en question n'a pas été publié d'une manière assez complète, pour que nous puissions décider si les deux cartouches appartenaient à deux rois différents ou bien à un seul et même prince. Dans tous les cas, le second cartouche, qui est certainement un nom propre, rappelle le prince dont j'ai parlé plus haut p. 23, et qui porte chez Manéthon le nom de *Phiops*, chez Ératosthène, celui d'*Apapus*; et, chose remarquable, ce nom hiéroglyphique se prête bien à l'une et l'autre transcription. Dans la liste d'Eusèbe, *Phiops* fait partie de la Ve dynastie. — J'ai vu le cartouche, dont je viens de hasarder l'interprétation, gravé seul et sans prénom sur la porte d'un hypogée à Zaouïet-el-Meïteïn dans l'Heptanomide, à peu de distance de la ville moderne de Minieh (1).





Je devrais, en terminant cette note, expliquer les rapport du nom Égyptien ⲘⲈⲚⲔⲀⲢⲎ avec la traduction Ἡλιόδοτος proposée par Eratosthène. Mais l'appropriation rigoureuse de la version grecque au nom original me paraît difficile à établir. Le mot ⲔⲀ implique, il est vrai, le sens d'*offrande*, de *présent*, de même que le mot ⲢⲎ, signifie *soleil*. Ainsi les deux éléments qui constituent le mot grec se retrouvent dans la composition du nom égyptien. Mais Ἡλιόδοτος ne paraît pas pouvoir signifier autre chose que : *donné par le soleil*, de même que Θεόδοτος, Ἀσκληπιόδοτος, Ἀπολλόδοτος, *donné par Dieu*, *Esculape*, *Apollon*, et le sens naturel du nom de ⲘⲈⲚⲔⲀⲢⲎ paraît être : *celui qui établit les offrandes au soleil*, par conséquent: *celui qui donne au soleil*. Je ne connais pas d'exemple qui autorise à entendre ainsi le mot grec.

Note N.

Je pense qu'il est inutile d'entrer ici dans un examen détaillé de la version proposée par M. Birch. Les erreurs y abondent, et l'on ne peut guère en admettre que le début et la conclusion : *O Osiris, roi Menkaré, vivant à toujours, engendré du ciel, fils de Netphé . . . . roi Menkaré, vivant à toujours*. La parole, comme on voit, est adressée au roi lui-même, pour lequel on invoque la protection de la déesse *Netphé* dans l'autre vie. La légende est surmontée du caractère figuratif *ciel*, sans doute pour montrer la prière déjà exaucée et la protection du ciel s'étendant sur le prince défunt. Nous croyons pouvoir lire vers le milieu de la légende : . . . *ta mère Netphé*, *sur toi ; que son nom puissant dans l'Amenti . . . . son soleil est ta lumière . . .*

Mais, dans l'état de mutilation du monument, il nous est difficile de rien affirmer. — Au reste, l'esprit du lecteur ne saurait conserver de doute sur l'intention générale de cette invocation.

(1) Le cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque Royale possède un *cylindre* en porcelaine égyptienne, sur lequel on trouve également isolé le cartouche nom propre du roi *Apapus*.

LETTRE AU TRADUCTEUR

SUR LES INSCRIPTIONS

DE LA GRANDE PYRAMIDE.

Monsieur,

En lisant, dans le journal des *Débats*, le compte que vous avez rendu du Mémoire de M. Birch sur la caisse de momie trouvée dans la troisième pyramide, j'ai été surpris de voir que vous n'aviez pas encore connaissance d'un fait non moins important pour l'histoire des premières époques pharaoniques que celui sur lequel vous appelez à bien juste titre l'attention du public. Je veux parler des inscriptions hiéroglyphiques trouvées dans la grande pyramide, et contenant des noms royaux. Comme il paraît que la nouvelle de cette découverte intéressante, qui est même antérieure à celle du sarcophage de Mycérinus, est encore très peu répandue en France, je me rends avec beaucoup de plaisir à la demande que vous m'avez faite, de vous communiquer ce que j'en sais, et de vous transmettre ces inscriptions elles-mêmes, telles que je les ai copiées à Londres.

On parle depuis long-temps des grandes recherches que M. le colonel Vyse a faites avec tant de succès sur les pyramides, et qu'il va publier incessamment à Londres. Ce fut vers la fin de l'année passée qu'on découvrit dans la grande pyramide, au-dessus

de la chambre du Roi et de celle appellée par les Anglais chambre de Davison, quatre autres chambres encore, l'une au-dessus de l'autre, toutes très basses et entièrement vides. La chambre la plus haute est à voûte pointue, comme celle de la chambre dite de la Reine, ce qui prouve jusqu'à l'évidence, ce que M. Jomard avait déjà soupçonné pour la chambre de Davison, savoir que toutes ces pièces ne servaient qu'à décharger l'énorme poids qui pesait sur la chambre du Roi, et qui, sans cette précaution que les architectes égyptiens prenaient dans tous les cas semblables, en auraient infailliblement écrasé le plafond. J'avoue cependant que je ne saurais imaginer quel était le but d'un si grand nombre de plafonds interposés, puisqu'il paraît qu'un seul aurait suffi. Les six plafonds sont, ainsi que toute la chambre du Roi, construits en granit; mais les parois des cinq pièces les plus basses sont en pierre calcaire. C'est sur ces blocs calcaires qu'on a trouvé des inscriptions hiéroglyphiques, tracées au pinceau en couleur rouge et d'une manière cursive et rapide, au point de ressembler à des signes hiératiques.

Cependant ces hiéroglyphes n'étaient point destinés à orner précisément les chambres où ils se trouvent; car ils ne présentent pas de suite et ne composent pas de véritables inscriptions d'une certaine étendue. Dans la plupart ils ne se trouvent pas même dans leur position naturelle, mais sens dessus dessous, ou couchés (1), et chaque bloc a sa legende à lui qui ne se continue pas sur le bloc suivant. On pourrait supposer que ces blocs formaient autrefois une série qu'on aurait dérangée ensuite, et que nous aurions là des matériaux appartenant originairement à un monument plus ancien encore que la grande pyramide; mais cette conjecture ne soutient pas l'examen, si l'on examine de plus près les inscriptions. Elles contiennent presque toutes des signes appartenant à des noms ou à des titres de rois, qui ne sont pas toujours complets, mais qui n'offrent pas de traces d'une inscription postérieurement fragmentée. Le caractère même de l'écriture s'oppose aussi décidément à une hypothèse semblable. Il est bien évident que ces signes furent tracés sur les blocs, dans les carrières mêmes d'où on les tirait, et qu'ils n'avaient pas d'autre but que de mentionner le nom du Roi qui faisait exploiter ces carrières. Il ne manque pas d'exemples qui confirment cet usage.

Quel est donc le nom que nous lisons sur les pierres de la grande pyramide, tirées, comme leur qualité le prouve, des carrières de la chaîne Arabique? C'est précisément le nom de *Khoufou*, le même qu'antérieurement déjà Champollion et Rosellini avaient regardé comme correspondant au nom de *Saphis* ou *Saophis* de Manéthon et d'Ératosthène, et au nom de ce *Chéops*, qui, selon Hérodote, fit tirer des carrières de la chaîne Arabique les immenses matériaux nécessaires à la construction de la grande pyramide.

(1) Il n'y a que les inscriptions n°s 8, 19, 20, 23, 25, 26, 27, qui se trouvent dans une position naturelle; les n°s 12 à 18 et 21 à 22 sont consécutifs; le reste est renversé. (Note de M. Lepsius.)

Je m'abstiens ici de tout raisonnement ultérieur sur ce fait, dont on sent facilement toute l'importance. Mais il faut observer qu'outre le nom de *Khouphou*, nous rencontrons dans les mêmes chambres un second cartouche, celui que Rosellini lit *Senschoufou* (1) et qui, selon loi, correspood à *Chéphrèn*, frère et successeur de Chéops, d'après Hérodote, et au *Suphis* II de Manéthon et d'Ératosthène. Quant à la lecture et à l'interprétation du cartouche en question par ⲤⲞⲚ-ϢⲞⲨϤⲞⲨ, *frère de Suphis*, je ne saurais partager l'opinion de mou excellent ami M. Rosellini. Le mot ⲤⲞⲚ, frère, a ses hiéroglyphes à lui qui ne changent jamais; notre groupe au contraire est composé d'un *bélier* précédé do *petit vase à anse* qui, dans cette position, exprime toujours le nom phonétique du dieu *Chnouphis* dont le bélier est le symbole. Au lieu de ce vase seul, on trouve quelquefois le vase suivi da la voyelle *ou*, et assez souvent encore de la lettre Ⲙ qui nous explique la forme grecque de Χνοῦμις. En conservant la forme simple ⲚⲞⲨ, nous devons lire le cartouche ⲚⲞⲨϧⲞⲨϤ, ce qui nous rappelle aussitôt le dixième roi d'Ératosthène, Ἀνωνσοῦφις, un des prédécesseurs des deux Saophis. L' Ἀ ajouté au commencement, avant une liquide, n'a rien de surprenant.

Je n'en dirai pas davaotage sur la question relative aux deux rois de la grande pyramide, ce sujet devant être traité en sou lieu dans une prochaine pablication. Je me bornerai à ajouter quelques mots sor les légendes que j'ai copiées avec le plus grand soin, d'après les *fac-similé* qu'en a rapportés M. Vyse. Ce généreux voyageur a fait cadeau de aette précieuse collectiou de 28 grandes feuilles, au Musée Britannique, où elle est accessible à tous ceux qui s'y intéressent, comme il lui a aussi abandonné la célèbre trouvaille qu'il a faite dans la troisième pyramide. La hauteur moyenne de chaque hiéroglyphe, dans les originaux, est à peu près de 5 à 6 pouces. Je laisserai aux différentes inscriptions l'ordre qu'elles occupent dans le cartoo de M. Vyse.

Aucune inscription n'a été trouvée dans la chambre dite de Davison. Dans celle de Wellington on a trouvé la légende n° 1 sur la dernière pierre vers le nord de la paroi Ouest; daos la chambre de Nelson les n° 2, 3, 4, sur la secoode pierre de la paroi Ouest, et les n° 5 et 6 sur la première pierre de la même paroi; dans la chambre de Lady Arbuthoot les n° 7 et 8 sur des pierres de la paroi Sud, et les n° 9 à 12, sur des pierres de la paroi Nord de la même chambre. Toutes les autres légendes ont été copiées dans la chambre du colonel Campbell, savoir les n° 13 à 21 sur la paroi Sud, les n° 22 à 25, sur la paroi Nord, et les n° 26 à 28, sur la paroi Est.

En rapprochant les différentes inscriptions, on s'aperçoit bientôt qu'elles appartiennent presque toutes à deux légendes royales qui se répètent plusieurs fois, et que nous trouverioos sans doute toojours complètes, si nous avioos les hiéroglyphes qui doivent

(1) Le nom de Σενσάωφις, dans l'édition du Syncelle donnée par Goar, ne doit sa première syllabe qu'à une répétition de la syllabe précedente, qui est la dernière du mot ἐβασίλευσεν. Les manuscrits ne connaissent pas cette leçon. (Note de M. Lepsius.) J'ai vérifié l'assertion de l'auteur, sur les mss. de la Bibliothèque royale (Ancien fonds, n° 1764 et 1711).

se trouver sur les côtés inaccessibles des blocs inscrits. L'une des deux légendes nous donne le nom et quelques titres du roi *Khoufou*, l'autre ceux du roi *Nou-Khouf* (1). Je transcris ces deux légendes (pl. II. A et B.) en hiéroglyphes linéaires ordinaires, comme je crois pouvoir les lire. On reconnaîtra facilement dans les inscriptions 5. 6. 7. 8. 17. 18. 19. 20. la première légende, celle de Khoufou, et dans les inscriptions 1. 3. 4. 9. 10. 11. 12. 23. 24. la seconde, celle de Nou-Khouf. On remarquera aussi qu'on ne rencontre jamais les deux noms sur la même paroi de la même chambre ; mais dans toutes les chambres, on trouve les deux noms à la fois, excepté dans la chambre de Wellington qui ne présente qu'une seule légende, celle de Nou-Khouf. Il faut par conséquent admettre que les matériaux portant les deux noms ont été employés en même temps dans la construction, ce qui ne prouve cependant pas encore qu'ils aient été extraits aussi à la même époque.

Quant aux quatre signes de l'inscription n° 19, je les ai rangés après le nom de Khoufou, parce qu'ils se trouvent parmi d'autres fragments de la légende de ce roi sur la même paroi et qu'ils paraissent correspondre au titre qui suit le nom de Nou-Khouf. Le premier signe, le *dos de chaise*, S, et le dernier que je ne saurais expliquer, se retrouvent dans la légende de Nou-Khouf; les deux signes au milieu, savoir le *poulet*, *OU*, et le signe ressemblant à la branche d'arbre (comme dans le groupe de ⲛⲁϧⲧ et d'autres,) sont remplacés dans la légende correspondante de Nou-Khouf par deux signes dont le premier ressemble parfaitement à la forme hiératique de l'*instrument*, symbole de la solidité, et dont le second est peut-être une ancienne forme de la *croix ansée*. Le signe qui termine l'inscription de Nou-Khouf n° 3 est le *sceptre à tête de cucupha ;* et des deux signes qui commencent cette ligne, on ne reconnaît que le second, représentant la partie supérieure du *schent* sur la *corbeille*, et désignant le roi de l'Egypte supérieure. Les hiéroglyphes qui précèdent le nom de Khoufou sont plus intelligibles, parce qu'ils contiennent des titres de ce roi déjà connus par d'autres monuments. L'*épervier* qui précède nous annonce le nom royal inscrit ordinairement sur l'étendard, le premier des cinq noms que chaque roi prenait en montant sur le trône (2). Le nom du roi Khoufou a été copié par Ricci sur une stèle à Ouadi-Magara, dont j'ai vu le

(1) Le son hiéroglyphique devrait toujours être transcrit par ϧ, jamais par ϣ ; ce n'est que dans le dialecte populaire que le ϧ primitif du dialecte sacré s'est changé quelquefois en ϣ, changement que l'on retrouve dans l'histoire de presque toutes les langues. (Note de M. Lepsius.)

(2) Le premier nom est précédé de l'*épervier*, *Hôr* ou *Dieu ;* le second, du titre : *seigneur de l'Égypte inférieure et de l'Égypte supérieure*, exprimé par le *vautour* et l'*uræus ;* le troisième, du titre : *l'Horus d'or* ou *le Dieu resplendissant*, exprimé par l'*épervier* assis sur le symbole de l'*or*. Le quatrième et le cinquième nom sont renfermés dans les deux cartouches et précédés des titres : *seigneur des deux pays*, ou *Dieu bienfaisant*, et *fils de Ra*. Les trois premiers noms sont ordinairement les mêmes chez les anciens rois jusqu'à Amenemhé II ; ils ne diffèrent que par les titres qui les précèdent et que je viens d'indiquer. (Note de M. Lepsius.)

croquis à Florence. Le signe principal de ce groupe, dont nous ignorons encore la signification, a la forme que vous voyez, Monsieur, dans la transcription ci-jointe. Il diffère tant soit peu du caractère tracé à la hâte sur les pierres de la pyramide, mais je ne puis douter que ce ne soit le même signe. Le *poulet*, *ou*, appartient à ce signe comme complément phonétique. Des deux signes suivants, on ne reconnaît que le premier, *l'homme adorant au dessous d'un vase qui verse de l'eau.* C'est le symbole du prêtre, ⲟⲩⲏⲃ, suivi peut-être, comme le titre de ϩⲉⲱⲛ des rois-prêtres de la 22me dynastie, du groupe ⲁⲡⲉ, le *premier*, le *grand-prêtre*. Ce titre sacerdotal paraît en effet remplacer ici, d'après sa position, le titre ordinaire de ⲥⲟⲩⲧⲉⲛ-ϧⲏⲧ (1) qui cependant se trouve sur la stèle de Ouadi-Magara. Je ne cite pas ici le monument discuté par M. Rosellini, (2) parce que vous m'avez montré, d'après votre copie du même monument, que cette légende n'est pas complète et pourrait être interprétée dans un sens différent.

Voilà les faits et le peu de remarques que j'avais à vous communiquer, Monsieur, sur les inscriptions hiéroglyphiques de la grande pyramide. Vous voyez que je suis loin de pouvoir vous donner une explication satisfaisante des titres qui accompagnent les cartouches. Heureusement ce n'est pas là ce que les découvertes de M. Vyse offrent de plus important. Mais c'est une véritable conquête pour l'histoire du genre humain que le fait constaté que les signes, tracés il y a 5000 ans par la main d'ouvriers sur les pierres des carrières de la chaîne arabique qui ont servi à construire la grande pyramide, nous donnent le nom hiéroglyphique du roi Chéops, auquel Hérodote attribue la construction de ce monument.

Agréez, Monsieur, etc.

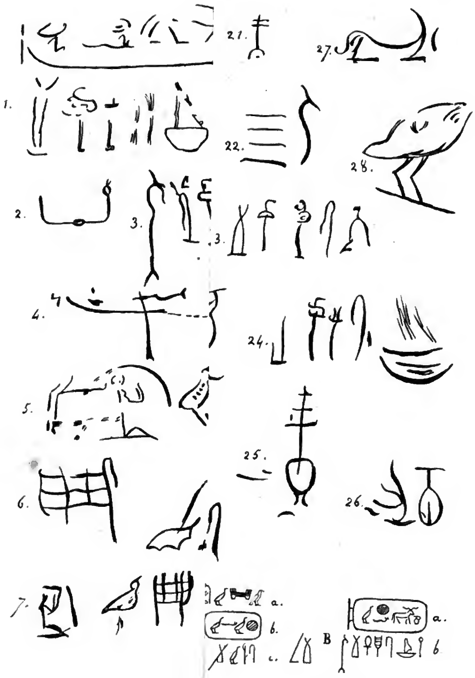
Paris, le 29 décembre 1838. R. Lepsius.

(1) Voy. les annales de l'Inst. archéolog., 1838, cah. I, p. 113. Depuis que j'ai écrit dans les Annales cette notice sur le groupe de l'*abeille* et de la *plante*, que je traduis par ⲥⲟⲩⲧⲉⲛ-ϧⲏⲧ *roi de l'Égypte supérieure et inférieure*, j'ai trouvé, sur des monuments du Musée Britannique, d'autres exemples du pluriel de ce groupe qui prouvent encore que le groupe contient deux mots différents; et sur une grande tête en basalte noir, portant le cartouche prénom du roi Schabak, il y a même cette expression : *Le* Souten *dans le pays supérieur et le* Hêt (l'abeille) *dans le pays inférieur.*

(2) *Mon. Stor.*, tom. I, p. 128.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.



Lith. de P. Bineteau.

Imprimerie de [illegible] et Comp., rue [illegible]